

IMAGES DE DIEU, IMAGES DE L'HOMME

Ludwig Feuerbach (1804-1872), philosophe allemand



Questions pour entrer dans le texte :

1. Que signifie l'affirmation selon laquelle Dieu est l'intériorité manifestée de l'homme ?
2. Quelle ruse permet à la religion d'exister ?
3. Quelle différence l'auteur induit-il entre philosophie et religion ?
4. En quoi donc, peut-on dire que l'homme a créé Dieu à son image ?
5. À quelle croyance du christianisme l'auteur fait-il référence lorsqu'il dit que la religion adore l'homme ?

L'homme a créé Dieu à son image

(L. FEUERBACH, *L'essence du Christianisme*, présenté et traduit de l'allemand par J. P. Osier, Paris, Maspero, 1982.)

La conscience de Dieu est la conscience de soi de l'homme, la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme. À partir de son Dieu, tu connais l'homme, et inversement à partir de l'homme son Dieu : les deux ne font qu'un. Ce que Dieu est pour l'homme, c'est son esprit, son âme, et ce qui est le propre de l'esprit humain, son âme, son cœur, c'est cela son Dieu : Dieu est l'intériorité manifeste, le soi exprimé de l'homme : la religion est le solennel dévoilement des trésors cachés de l'homme, l'aveu de ses pensées les plus intimes, la confession publique de ses secrets d'amour.

Mais si la religion, consciente de Dieu, est désignée comme étant la conscience de soi de l'homme, cela ne peut signifier que l'homme religieux a directement conscience du fait que sa conscience de Dieu est la conscience de soi de son essence, puisque c'est la carence de cette conscience qui précisément fonde l'essence particulière de la religion.² Pour écarter ce malentendu, il vaut mieux dire : la religion est la *première conscience de soi* de l'homme, mais indirecte. Partout, par suite, la religion précède la philosophie, aussi bien dans l'histoire de l'humanité que dans l'histoire de l'individu. L'homme déplace d'abord à l'extérieur de soi sa propre essence avant de la trouver en lui.³ La religion est *l'essence infantile* de l'humanité. [...]

La religion, du moins la chrétienne, est la relation de l'homme à lui-même, ou plus exactement à son essence, mais à son essence comme à un autre être. L'être divin n'est rien d'autre que l'essence humaine ou mieux, l'essence de l'homme séparée des limites de l'homme individuel, c'est-à-dire réel corporel, objectivée, c'est-à-dire contemplée et honorée comme un autre être, autre particulier, distinct de lui, - toutes les déterminations de l'être divin sont donc des déterminations de l'essence humaine.⁴

La religion adore l'homme

(L. FEUERBACH, *L'essence du Christianisme*, présenté et traduit de l'allemand par J. P. Osier, Paris, Maspero, 1982.)

Ce n'est pas moi, c'est la religion qui adore l'homme, bien que la religion ou plutôt la théologie le nie ; ce n'est pas ma modeste personne seule, mais la religion elle-même qui dit : Dieu est l'homme, l'homme est Dieu ; ce n'est pas moi, c'est la religion qui désavoue et renie ce Dieu qui n'est pas l'homme, mais est seulement un être de pensée, quand elle oblige Dieu à se transformer en homme, et attend qu'il ait emprunté la forme, les sentiments et le tour d'esprits humains, pour faire de Dieu l'objet de son adoration et de son culte. Je n'ai fait que trahir le secret de la religion chrétienne, que déchirer un tissu de mensonges et de tromperies plein de contradictions de la théologie, et sans doute, j'ai commis là un sacrilège.

Élie et son Dieu

Premier Livre des Rois (TOB)

Chapitre 16

Akhab, roi d'Israël

²⁹Akhab, fils d'Omri, devint roi sur Israël, la trente-huitième année du règne d'Asa, roi de Juda. Akhab, fils d'Omri, régna vingt-deux ans sur Israël à Samarie. ³⁰Akhab, fils d'Omri, fit ce qui est mal aux yeux du SEIGNEUR, plus que tous ses prédécesseurs. ³¹Et comme ce n'était pas assez pour lui d'imiter les péchés de Jéroboam, fils de Nevath, il prit pour femme Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens ; il alla servir le Baal, et se prosterna devant lui. ³²Il bâtit un autel pour le Baal dans la maison qu'il lui avait construite à Samarie. ³³Akhab fit le poteau sacré : il continua à agir de façon à offenser le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël, plus que tous les rois d'Israël qui l'avaient précédé. ³⁴— De son temps, Hiel de Béthel fortifia Jéricho : au prix d'Aviram, son fils premier-né, il en posa les fondations, et au prix de Segouv, son cadet, il en fixa les portes, selon la parole que le SEIGNEUR avait dite par l'intermédiaire de Josué, fils de Noun.

Chapitre 17

Elie au Kerith et à Sarepta pendant la grande sécheresse

¹Elie, le Tishbite, de la population de Galaad, dit à Akhab : « Par la vie du SEIGNEUR, le Dieu d'Israël au service duquel je suis : il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie sinon à ma parole. » ²La parole du SEIGNEUR fut adressée à Elie : ³« Va-t'en d'ici, dirige-toi vers l'orient et cache-toi dans le ravin de Kerith qui est à l'est du Jourdain. ⁴Ainsi tu pourras boire au torrent, et j'ai ordonné aux corbeaux de te ravitailler là-bas. » ⁵Il partit et agit selon la parole du Seigneur ; il s'en alla habiter dans le ravin de Kerith qui est à l'est du Jourdain. ⁶Les corbeaux lui apportaient du pain et de la viande le matin, du pain et de la viande le soir ; et il buvait au torrent. ⁷Au bout d'un certain temps, le torrent fut à sec, car il n'y avait pas eu de pluie sur le pays.

⁸La parole du SEIGNEUR lui fut adressée : ⁹« Lève-toi, va à Sarepta qui appartient à Sidon, tu y habiteras ; j'ai ordonné là-bas à une femme, à une veuve, de te ravitailler. » ¹⁰Il se leva, partit pour Sarepta et parvint à l'entrée de la ville. Il y avait là une femme, une veuve, qui ramassait du bois. Il l'appela et dit : « Va me chercher, je t'en prie, un peu d'eau dans la cruche pour que je boive ! » ¹¹Elle alla en chercher. Il l'appela et dit : « Va me chercher, je t'en prie, un morceau de pain dans ta main ! » ¹²Elle répondit : « Par la vie du SEIGNEUR, ton Dieu ! Je n'ai rien de prêt, j'ai tout juste une poignée de farine dans la cruche et un petit peu d'huile dans la jarre ; quand j'aurai ramassé quelques morceaux de bois, je rentrerai et je préparerai ces aliments pour moi et pour mon fils ; nous les mangerons et puis nous mourrons. » ¹³Elie lui dit : « Ne crains pas ! Rentre et fais ce que tu as dit ; seulement, avec ce que tu as, fais-moi d'abord une petite galette et tu me l'apporteras ; tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils. ¹⁴Car ainsi parle le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël :

Cruche de farine ne se videra
jarre d'huile ne désemplira
jusqu'au jour où le SEIGNEUR
donnera la pluie à la surface du sol. »

¹⁵Elle s'en alla et fit comme Elie avait dit ; elle mangea, elle, lui et sa famille pendant des jours. ¹⁶La cruche de farine ne tarit pas, et la jarre d'huile ne désemplit pas, selon la parole que le SEIGNEUR avait dite par l'intermédiaire d'Elie.

Résurrection du fils de la veuve

¹⁷Voici ce qui arriva après ces événements : le fils de cette femme, la propriétaire de la maison, tomba malade. Sa maladie fut si violente qu'il ne resta plus de souffle en lui. ¹⁸La femme dit à Elie : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu ? Tu es venu chez moi pour rappeler ma faute et faire mourir mon fils. » ¹⁹Il lui répondit : « Donne-moi ton fils ! » Il le prit des bras de la femme, le porta dans la chambre haute où il logeait, et le coucha sur son lit. ²⁰Puis il invoqua le SEIGNEUR en disant : « SEIGNEUR, mon Dieu, veux-tu du mal même à cette veuve chez qui je suis venu en émigré, au point que tu fasses mourir son fils ? » ²¹Elie s'étendit trois fois sur l'enfant et invoqua le SEIGNEUR en disant : « SEIGNEUR, mon Dieu, que le souffle de cet enfant revienne en lui ! » ²²Le SEIGNEUR entendit la voix d'Elie, et le souffle de l'enfant revint en lui, il fut vivant. ²³Elie prit l'enfant, le descendit de la chambre haute dans la maison, et le donna à sa mère ; Elie dit : « Regarde ! Ton fils est vivant. » ²⁴La femme dit à Elie : « Oui, maintenant, je sais que tu es un homme de Dieu, et que la parole du SEIGNEUR est vraiment dans ta bouche. »

Chapitre 18

Le sacrifice au Carmel

¹De nombreux jours passèrent et la parole du SEIGNEUR fut adressée à Elie, la troisième année : « Va, montre-toi à Akhab ; je vais donner de la pluie sur la surface du sol. » ²Elie s'en alla pour se montrer à Akhab. La famine sévissait alors à Samarie. ³Akhab appela Ovadyahou qui était chef du palais. — Or Ovadyahou craignait beaucoup le SEIGNEUR ; ⁴ainsi, lorsque Jézabel avait fait supprimer les prophètes du SEIGNEUR, Ovadyahou avait pris cent prophètes, les avait cachés par cinquante dans deux cavernes et les avait ravitaillés en pain et en eau. ⁵Akhab dit à Ovadyahou : « Va par le pays, vers toutes les sources d'eau, dans tous les ravins : peut-être trouverons-nous de l'herbe et pourrons-nous garder en vie chevaux et mulets et n'aurons-nous pas à abattre une partie des bêtes. » ⁶Ils se répartirent le pays à parcourir. Akhab partit seul par un chemin, et Ovadyahou partit seul par un autre chemin. ⁷Tandis qu'Ovadyahou était en chemin, Elie vint à sa rencontre. Ovadyahou le reconnut ; il se jeta face contre terre et dit : « Est-ce bien toi, mon seigneur Elie ? » ⁸Il lui répondit : « C'est moi ! Va dire à ton maître : Voici Elie ! » ⁹Ovadyahou dit : « En quoi ai-je péché pour que tu livres ton serviteur aux mains d'Akhab, et qu'il me fasse mourir ? ¹⁰Par la vie du SEIGNEUR, ton Dieu, il n'y a pas de nation ni de royaume où mon maître Akhab ne t'ait envoyé chercher ; quand on lui disait : "Il n'est pas ici", il faisait jurer ce royaume et cette nation qu'on ne t'avait pas trouvé. ¹¹Et maintenant, tu me dis : "Va dire à ton maître : Voici Elie !" ¹²Mais, dès que je t'aurai quitté, l'esprit du SEIGNEUR t'emportera je ne sais où ; et moi j'irai aviser Akhab qui ne te trouvera pas, et alors il me tuera. Pourtant ton serviteur craint le SEIGNEUR depuis sa jeunesse. ¹³N'a-t-on pas rapporté à mon seigneur ce que j'ai fait lorsque Jézabel tuait les prophètes du SEIGNEUR ? J'ai caché cent des prophètes du SEIGNEUR, par cinquante dans deux cavernes, et je les ai ravitaillés en pain et en eau. ¹⁴Et maintenant tu me dis : "Va dire à ton maître : Voici Elie ! ..." Mais il me tuera ! » ¹⁵Elie dit : « Par la vie du SEIGNEUR, le tout-puissant au service duquel je suis, aujourd'hui même, je me montrerai à Akhab. » ¹⁶Ovadyahou s'en alla à la rencontre d'Akhab et le mit au courant ; Akhab s'en alla à la rencontre d'Elie. ¹⁷Quand Akhab vit Elie, il lui dit : « Est-ce bien toi, porte-malheur d'Israël ? » ¹⁸Il lui dit : « Ce n'est pas moi le porte-malheur d'Israël, mais c'est toi et la maison de ton père parce que vous avez abandonné les commandements du SEIGNEUR, et que tu as suivi les Baals. ¹⁹Maintenant fais rassembler près de moi Israël tout entier sur le mont Carmel, ainsi que les quatre cent cinquante prophètes du Baal et les quatre cents prophètes d'Ashéra qui mangent à la table de Jézabel. » ²⁰Akhab envoya chercher tous les fils d'Israël et rassembla les prophètes au mont Carmel. ²¹Elie s'approcha de tout le peuple et dit : « Jusqu'à quand danserez-vous d'un pied sur l'autre ? Si c'est le SEIGNEUR qui est Dieu, suivez-le, et si c'est le Baal, suivez-le ! » Mais le peuple ne lui répondit pas un mot. ²²Elie dit au peuple : « Je suis resté le seul prophète du SEIGNEUR, tandis que les prophètes du Baal sont quatre cent cinquante. ²³Qu'on nous donne deux taureaux : qu'ils choisissent pour eux un taureau, qu'ils le dépècent et le placent sur le bûcher, mais sans y mettre le feu, et moi, je ferai de même avec l'autre taureau ; je le placerai sur le bûcher, mais je n'y mettrai pas le feu. ²⁴Puis vous invoquerez le nom de votre dieu, tandis que moi, j'invoquerai le nom du SEIGNEUR. Le Dieu qui répondra par le feu, c'est lui qui est Dieu. »

Tout le peuple répondit : « Cette parole est bonne. » ²⁵Elie dit aux prophètes du Baal : « Choisissez-vous un taureau et mettez-vous à l'ouvrage les premiers, car vous êtes les plus nombreux ; invoquez le nom de votre dieu, mais ne mettez pas le feu. » ²⁶Ils prirent le taureau qu'il leur avait donné, se mirent à l'ouvrage et invoquèrent le nom du Baal, depuis le matin jusqu'à midi, en disant : « Baal, réponds-nous ! » Mais il n'y eut ni voix ni réponse. Et ils dansèrent auprès de l'autel qu'on avait fait. ²⁷Alors à midi, Elie se moqua d'eux et dit : « Criez plus fort, c'est un dieu : il a des préoccupations, il a dû s'absenter, il a du chemin à faire ; peut-être qu'il dort et il faut qu'il se réveille. » ²⁸Ils crièrent plus fort et, selon leur coutume se tailladèrent à coups d'épées et de lances, jusqu'à être tout ruisselants de sang. ²⁹Et quand midi fut passé, ils vaticinèrent jusqu'à l'heure de l'offrande. Mais il n'y eut ni voix, ni réponse, ni aucune réaction.

³⁰Elie dit à tout le peuple : « Approchez-vous de moi ! » Et tout le peuple s'approcha de lui. Il répara l'autel du SEIGNEUR qui avait été démolit : ³¹il prit douze pierres, d'après le nombre des tribus des fils de Jacob à qui cette parole du SEIGNEUR avait été adressée : « Ton nom sera Israël. » ³²Avec ces pierres, Elie rebâtit un autel au nom du SEIGNEUR ; puis, autour de l'autel, il fit un fossé d'une contenance de deux séas à grains ; ³³il disposa le bois, dépeça le taureau et le plaça dessus. ³⁴Il dit : « Remplissez quatre jarres d'eau et versez-les sur l'holocauste et sur le bois ! » Il dit : « Encore une fois ! » Et ils le firent une deuxième fois ; il dit : « Une troisième fois ! » Et ils le firent une troisième fois. ³⁵L'eau se répandit autour de l'autel, et remplissait même le fossé. ³⁶A l'heure de l'offrande, le prophète Elie s'approcha et dit : « SEIGNEUR, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, fais que l'on sache aujourd'hui que c'est toi qui es Dieu en Israël, que je suis ton serviteur et que c'est par ta parole que j'ai fait toutes ces choses. ³⁷Réponds-moi, SEIGNEUR, réponds-moi : que ce peuple sache que c'est toi, SEIGNEUR, qui es Dieu, que c'est toi qui ramènes vers toi le cœur de ton peuple. »

³⁸Le feu du SEIGNEUR tomba et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et il absorba l'eau qui était dans le fossé. ³⁹A cette vue, tout le peuple se jeta face contre terre et dit : « C'est le SEIGNEUR qui est Dieu ! c'est le SEIGNEUR qui est Dieu ! » ⁴⁰Elie leur dit : « Saisissez les prophètes du Baal ! Que pas un ne s'échappe ! » Et on les saisit. Elie les fit descendre dans le ravin du Qishôn où il les égorgea. ⁴¹Elie dit à Akhab : « Monte, mange et bois ! Car le grondement de l'averse retentit. » ⁴²Akhab monta pour manger et boire, tandis qu'Elie montait au sommet du Carmel et se prosternait à terre, le visage entre les genoux. ⁴³Il dit à son serviteur : « Monte donc regarder en direction de la mer ! » Celui-ci monta, regarda et dit : « Il n'y a rien. » Sept fois, Elie lui dit : « Retourne ! » ⁴⁴La septième fois, le serviteur dit : « Voici qu'un petit nuage, gros comme le poing, s'élève de la mer. » Elie répondit : « Monte, et dis à Akhab : "Attelle, et descends pour que l'averse ne te bloque pas." » ⁴⁵Le ciel s'obscurcit de plus en plus sous l'effet des nuages et du vent, et il y eut une grosse averse. Akhab monta sur son char et partit pour Izréel. ⁴⁶La main du SEIGNEUR fut sur Elie qui se ceignit les reins et courut en avant d'Akhab jusqu'à Izréel.

Chapitre 19

Elie à l'Horeb. Désignation d'Elisée comme successeur

¹Akhab parla à Jézabel de tout ce qu'avait fait Elie, et de tous ceux qu'il avait tués par l'épée, tous les prophètes.

²Jézabel envoya un messenger à Elie pour lui dire : « Que les dieux me fassent ceci et encore cela si demain, à la même heure, je n'ai pas fait de ta vie ce que tu as fait de la leur ! » ³Voyant cela, Elie se leva et partit pour sauver sa vie ; il arriva à Béer-Shéva qui appartient à Juda et y laissa son serviteur. ⁴Lui-même s'en alla au désert, à une journée de marche. Y étant parvenu, il s'assit sous un genêt isolé. Il demanda la mort et dit : « Je n'en peux plus ! Maintenant, SEIGNEUR, prends ma vie, car je ne vaudrais pas mieux que mes pères. » ⁵Puis il se coucha et s'endormit sous un genêt isolé. Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange ! » ⁶Il regarda : à son chevet, il y avait une galette cuite sur des pierres chauffées, et une cruche d'eau ; il mangea, il but, puis se recoucha. ⁷L'ange du SEIGNEUR revint, le toucha et dit : « Lève-toi et mange, car autrement le chemin serait trop long pour toi. » ⁸Elie se leva, il mangea et but puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb. ⁹Il arriva là, à la caverne, et y passa la nuit. — La parole du SEIGNEUR lui fut adressée : « Pourquoi es-tu ici, Elie ? » ¹⁰Il répondit : « Je suis passionné pour le SEIGNEUR, le Dieu des puissances : les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont démoli tes autels et tué tes prophètes par l'épée ; je suis resté moi seul, et l'on cherche à m'enlever la vie. » — ¹¹Le SEIGNEUR dit : « Sors et tiens-toi sur la montagne, devant le SEIGNEUR ; voici, le SEIGNEUR va passer. » Il y eut devant le SEIGNEUR un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le SEIGNEUR n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un tremblement de terre ; le SEIGNEUR n'était pas dans le tremblement de terre. ¹²Après le tremblement de terre, il y eut un feu ; le SEIGNEUR n'était pas dans le feu. Et après le feu le bruissement d'un souffle ténu. ¹³Alors, en l'entendant, Elie se voila le visage avec son manteau ; il sortit et se tint à l'entrée de la caverne. Une voix s'adressa à lui : « Pourquoi es-tu ici, Elie ? » ¹⁴Il répondit : « Je suis passionné pour le SEIGNEUR, le Dieu des puissances : les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont démoli tes autels et tué tes prophètes par l'épée ; je suis resté moi seul, et l'on cherche à m'enlever la vie. » ¹⁵Le SEIGNEUR lui dit : « Va, reprends ton chemin en direction du désert de Damas. Quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël comme roi sur Aram. ¹⁶Et tu oindras Jéhu, fils de Nimshi, comme roi sur Israël ; et tu oindras Elisée, fils de Shafath, d'Avel-Mehola, comme prophète à ta place. ¹⁷Tout homme qui échappera à l'épée de Hazaël, Jéhu le tuera, et tout homme qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le tuera, ¹⁸mais je laisserai en Israël un reste de sept mille hommes, tous ceux dont les genoux n'ont pas plié devant le Baal et dont la bouche ne lui a pas donné de baisers. »

¹⁹Il partit de là et trouva Elisée, fils de Shafath, qui labourait ; il avait à labourer douze arpents, et il en était au douzième. Elie passa près de lui et jeta son manteau sur lui. ²⁰Elisée abandonna les bœufs, courut après Elie et dit : « Permits que j'embrasse mon père et ma mère et je te suivrai. » Elie lui dit : « Va ! retourne ! Que t'ai-je donc fait ? » ²¹Elisée s'en retourna sans le suivre, prit la paire de bœufs qu'il offrit en sacrifice ; avec l'attelage des bœufs, il fit cuire leur viande qu'il donna à manger aux siens. Puis il se leva, suivit Elie et fut à son service.

Questions pour analyser le récit 1R 16-19 (d'après <http://www.eyn-mayim.be>)

Chapitre 17

- v. 1
 1. Quel rapport Élie instaure-t-il entre lui et YHWH, entre lui et Israël, entre lui et le roi ?
 2. Ayant lu 1R 16, 29-34, sachant que Baal est le Dieu de la fécondité à laquelle il préside entre autre par la maîtrise de la pluie, comment comprendre la parole d'Élie ?
- v. 2-6
 3. Comment YHWH réagit-il à ce qu'Élie a dit au roi ?
 4. Quelle expérience lui fait-il faire ?
- v. 7-16
 5. Quels sont les divers éléments de caractérisation de la femme chez qui YHWH envoie Élie ?
 6. Au vu de cela, comment la qualifier ?

Sachant que Sidon est un pays baaliste,

7. Quelle expérience Élie fait-il chez cette femme ?

8. Que découvre-t-il de Dieu et de sa propre mission ?

v. 17-24 9. Dans quelle situation Élie se trouve-t-il finalement (v. 17-18) ?

10. Au verset 20, comment réagit-il, et en fonction de quelle image de Dieu ?

11. Que découvre-t-il de sa mission à la faveur de cet événement ?

12. Compare l'affirmation de la veuve au verset 24 avec celle d'Élie au verset 1. Comment comprendre alors l'expérience que le Seigneur fait vivre à Élie ?

Chapitre 18

v. 1 13. Par rapport à la parole d'Élie en 17,1, comment résonne la parole de YHWH ?
Que dit-elle du Dieu d'Israël ?

v. 17-20 14. Comment Élie et le roi se situent-ils vis-à-vis l'un de l'autre quand ils se retrouvent ?
15. Après l'ordre de YHWH en 18,1, comment apprécier l'attitude et les paroles d'Élie ?

v. 21-24 16. Élie propose à Israël un « m a r c h é ». Il le fait en deux temps. Comparez-les : que propose Élie ? à quoi répond le peuple ? qu'est-ce que cela révèle de la vision de Dieu du peuple et d'Élie ?

v. 25-29 17. Quelle est l'attitude d'Élie vis-à-vis des autres prophètes ? Que vise-t-il ainsi ?

v. 30-38 18. Que révèle d'Élie la mise en scène de son sacrifice ?

19. Quel est le contenu de sa prière ? sur quoi insiste-t-il ? en quoi cette prière est-elle révélatrice du personnage ?

v. 39-41 20. Quel est le résultat de la mise en scène d'Élie ?

21. Qu'est-ce que la violence finale révèle du personnage et de son but ?

v. 41-46 22. Que fait ici Élie par rapport à la parole reçue de YHWH en 18,1 ?

23. Comment utilise-t-il cette parole dans sa relation avec le roi ?

24. Comment apprécier cette attitude ?

Chapitre 19

v. 1-5a 25. Quelles sont les conséquences en chaîne de la « victoire » d'Élie ?

26. À quelle nouvelle expérience Élie est-il confronté ?

27. De quoi est-ce la conséquence ?

v. 5b-8 28. À quelle(s) scène(s) précédente(s) du récit ce tableau renvoie-t-il ?

29. En quoi ce rappel est-il significatif ?

v. 11-13a 30. La mise en scène du passage de YHWH est précise, par rapport à ce qu'Élie a cru de Dieu, que lui révèle-t-elle ?

v. 9-10 31. Qu'observez-vous entre ces deux dialogues d'Élie ? Élie redit-il la même chose ?

et 13b-14 Comment comprenez-vous ?

v. 15-21 32. Comment comprenez-vous ce qu'il fait avec Élisée ?



L'ATHÉISME AU NOM DE LA SCIENCE

Questions pour entrer dans le texte :

1. Quels sont les trois états de la pensée d'après Auguste Comte ?
2. Auquel de ces trois états correspondent les religions ? Que peux-tu en conclure de l'avis d'Auguste Comte sur les religions ?
3. Quelles sont les trois acceptations du mot « positif » repris dans cet extrait ? Résume chacune d'elle en une phrase.
4. Montre comment, d'après Auguste Comte, la religion s'oppose à chacune de ces compréhensions.

Les trois états de l'esprit humain

(Auguste COMTE, *Oeuvres choisies*, Aubier pp. 59-61, ou dans *Philosophie des sciences*, « Tel », Gallimard, Paris 1996, pp.52-53.)

[...]De là, trois sortes de philosophies, ou systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement ; la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième, son état fixe et définitif ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition.

Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont les interventions arbitraires explique toutes les anomalies apparentes de l'univers. Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritable entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante. Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de successions et de similitudes. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux, dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre.

L'esprit positif (Auguste COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Vrin, 1974 pp 64-68.)

Considéré d'abord dans son acception la plus ancienne et la plus commune, le mot positif désigne le réel, par opposition au chimérique : sous ce rapport, il convient pleinement au nouvel esprit philosophique, ainsi caractérisé d'après sa constante consécration aux recherches vraiment accessibles à notre intelligence, à l'exclusion permanente des impénétrables mystères dont s'occupait surtout son enfance.

En un second sens, très voisin du précédent, mais pourtant distinct, ce terme fondamental indique le contraste de l'utile à l'oiseux : alors il rappelle, en philosophie, la destination nécessaire de toutes nos saines spéculations pour l'amélioration continue de notre vraie condition, individuelle et collective, au lieu de la vaine satisfaction d'une stérile curiosité.

Suivant une troisième signification usuelle, cette heureuse expression est fréquemment employée à qualifier l'opposition entre la certitude et l'indécision : elle indique ainsi l'aptitude caractéristique d'une telle philosophie à constituer spontanément l'harmonie logique dans l'individu et la communion spirituelle dans l'espèce entière, au lieu de ces doutes indéfinis et de ces débats interminables que devait susciter l'antique régime mental.



Questions pour entrer dans les textes :

Lis le texte de Crovax qui synthétise les thèses de Darwin. Par la suite, j'ai illustré les propos des penseurs par son explication.

1. Quelle est l'origine de la vie ? Explique l'expression « liberté absolue mais aveugle ».
2. Que signifie qu'il n'y a pas de différence qualitative entre les animaux et les humains ?
3. Quel lien peut-on faire entre les réponses 1 et 2 ?
4. Quelle conclusion peut-on tirer de ces réponses pour la religion ?
5. Pourquoi Monod refuse-t-il de croire en Dieu ?

Théorie de l'évolution (Crovax, http://atheisme.free.fr/Contributions/Theorie_evolution.htm)

Les variations :

Elles sont ordonnées aléatoirement, à travers des mutations hasardeuses. Ces modifications du code génétique étant accidentelles, un changement de la sorte peut être bénéfique pour l'individu, comme il peut être néfaste. De nombreux exemples de mutations ont été étudiés en laboratoire et on sait qu'ils se produisent spontanément.

La sélection naturelle :

Les individus les moins adaptés peinent à survivre, donc à se reproduire. Les mieux adaptés se reproduisent davantage. La vie n'est qu'une lutte pour le plus fort, pour le plus adapté. Plusieurs exemples de sélection naturelle ont été observés. Voici un exemple des plus célèbres : Dans la région de Manchester en Angleterre subsiste une espèce de papillon appelée phalène du bouleau. Ce papillon est blanc et se pose sur les troncs des bouleaux afin de se protéger de ses prédateurs en se camouflant. Mais en 1849, avec le développement des industries dont la pollution noircit l'écorce des bouleaux, apparaît une espèce de phalène qui est noire. Ainsi dans leur nouvel environnement, les phalènes noirs en se posant sur les troncs des bouleaux sont mieux camouflés que leurs collègues blancs. C'est ainsi que l'on a pu observer une recrudescence de la population de phalènes noirs et une quasi-disparition des phalènes blancs.

L'hérédité :

Les caractères acquis lors des mutations peuvent être héréditaires. Cela a déjà été observé maintes fois dans les laboratoires.

II - L'évolution est un fait :

L'honnête homme qui observe librement le monde, loin de tout dogmatisme religieux ne peut que conclure à la théorie de l'évolution. Plusieurs faits se rapportent en sa faveur. L'évolution est la seule manière d'expliquer :

- Les apparitions et les disparitions d'espèces au cours des temps géologiques.
- Le phénomène de complexification du vivant ; plus une espèce est récente plus elle est complexe comparée à ses ancêtres.
- La diversité des créatures mêlée à une forte unité sous-jacente.
- La répartition géographique des espèces terrestres (tous les singes à queue préhensile en Amérique du Sud, tous les marsupiaux en Australie, tous les lémmings à Madagascar, aucun ours en Afrique etc...)
- L'existence d'organes vestigiaux ou organes inutiles qui sont des vestiges, des 'restes' de lointains ancêtres appartenant à une autre espèce. (Chez l'homme l'appendice ou encore le reste d'appendice caudal au niveau du coccyx avec des muscles atrophiés qui servaient à nos ancêtres les singes à bouger leur queue. Que voulez-vous que nous fassions de muscles atrophiés?)
- Les imperfections de la nature (l'œil humain possède des défauts de fabrication que l'on ne retrouve pas chez un animal tel que la pieuvre par exemple.
- Les lignées de fossiles avec une modification progressive du squelette avec le temps.

Jacques Monod (1910-1976),
biologiste et biochimiste français



Le hasard et la nécessité (J. MONOD « Le Hasard et la nécessité », Paris, Seuil, 1970, p. 127.)

Nous disons que les altérations sont accidentelles, qu'elles ont lieu au hasard. Et puisqu'elles constituent la seule source possible de modification du texte génétique, seul dépositaire à son tour des structures héréditaires de l'organisme ; il s'ensuit nécessairement que le hasard seul est la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère. Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution : cette notion centrale de la biologie moderne n'est plus aujourd'hui qu'une hypothèse, parmi d'autres possibles ou moins concevables. Elle est la

seule compatible avec les faits d'observation et d'expérience. Et rien ne permet de supposer (ou d'espérer) que nos conceptions sur ce point devraient un jour être révisées.

« Il est impossible qu'une créature telle que l'homme aie été créée par hasard » : Faux : (Crovax)

De nombreux créationnistes utilisent cet argument afin de 'réfuter' la théorie de l'évolution ; elle leur semble invraisemblable car sa probabilité semble infime. Ceux qui pensent qu'une créature telle que l'homme ne peut se créer par hasard ont raison. Mais ils oublient une chose dans leur élan, c'est que la sélection naturelle est ce que l'on appelle une sélection cumulative. En effet, si l'homme ne peut pas avoir été créé par un hasard pur, ils jettent le bébé avec l'eau du bain car la sélection naturelle CONSERVE les traits favorables au cours du temps. Par exemple, il faudra beaucoup plus d'essais, en général, pour obtenir cinq six avec cinq dés si on relance les cinq dés à chaque essai, mais cela est différent si à chaque fois que l'un des dés ou plusieurs d'entre eux indique six, on le conserve et on rejette les dés restants. Un simple calcul mathématique nous montre qu'obtenir cinq six avec la seconde méthode est environ 370 fois plus rapide que d'obtenir cinq six d'un coup, par pur hasard, sans sélection.

Jean Rostand (1899-1977),
historien des sciences, philosophe français



L'athéisme scientifique (Jean ROSTAND, *Pensées d'un biologiste*)

On épure Dieu, on le simplifie, on le dépouille, on accepte son silence et son oisiveté. On consent que tout se passe ici-bas comme s'il n'était pas. On lui demande simplement de garder son nom. [...]

Ne pas croire qu'une chose existe parce qu'il serait trop horrible qu'elle n'existât pas. Il n'y a pas de preuve par l'horrible. [...]

Les processus aveugles et désordonnés qui l'ont conçu [l'homme] ne recherchaient rien, n'aspiraient à rien, ne tendaient vers rien, même le plus vaguement du monde. Il naquit sans raison et sans but, comme naquirent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où. La nature est sans préférences, et l'homme, malgré tout son génie, ne vaut pas plus pour elle que n'importe laquelle des millions d'autres espèces que produisit la vie terrestre.

Entre l'homme et les animaux, il n'y a pas une différence d'ordre qualitative mais quantitative. (Crovax)

Au niveau génétique, morphologique et mental, on ne constate pas de différence qualitative entre l'homme et les autres espèces animales (en particulier celles qui sont les plus proches, comme les grands singes). L'éthologie, qui étudie le comportement animal, a montré que des aptitudes telles que la conscience de soi, la capacité d'abstraction, le rire, le suicide, le langage symbolique, l'empathie, l'altruisme désintéressé et la spiritualité semblaient se manifester chez de nombreuses espèces animales (évidemment, on peut toujours douter que les aptitudes en question soient vraiment en cause dans les cas rapportés ; mais nous sommes convaincus que les autres êtres humains possèdent réellement une conscience d'eux-mêmes, sans pourtant en avoir de preuves plus directes que celles qu'on observe chez les animaux) (De Waal, 2001 ; Lestel, 2001).

LA CROYANCE CHRÉTIENNE EN UN DIEU CRÉATEUR

Le récit de l'Éden (Gn 2, 4 à 3, 24)

4 Au jour où le Seigneur Dieu fit terre et cieux, **5** nul arbuste des champs n'était encore dans la terre et toute herbe des champs n'avait pas encore germé, car le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et d'humain, il n'y en avait pas pour travailler l'humus. **6** Et un flot montait de la terre et abreuvait toute la surface de l'humus. **7** Et le Seigneur Dieu modela l'humain, poussière hors de l'humus et il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'humain devint un être vivant.

8 Et le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y mit l'humain qu'il avait modelé.

9 Et le Seigneur Dieu fit germer de l'humus tout arbre désirable pour la vue et bien pour le manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin et l'arbre du connaître bien et mal. [...]

15 Et le Seigneur Dieu prit l'humain et le déposa dans le jardin d'Éden pour le travailler et le garder. **16** Et le Seigneur Dieu ordonna l'humain en disant : « De tous les arbres du jardin, manger tu mangeras. **17** Mais de l'arbre du connaître bien et mal, tu n'en mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, mourir tu mourras »

18 Et le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bien que l'humain soit seul. Je ferai pour lui un secours comme son vis-à-vis ».

19 Et le Seigneur Dieu modela hors de l'humus tous les vivants des champs et tout volatile des cieux et il les fit venir vers l'humain pour voir ce qu'il leur criera ; et tout ce que lui criera l'humain, à un être vivant, ce sera son nom. **20** Et l'humain cria des noms à tout le bétail et aux volatiles des cieux et à tout vivant des champs – et à l'humain, il ne trouva pas de secours comme son vis-à-vis.

21 Et le Seigneur Dieu fit tomber une torpeur sur l'humain – et il s'endormit – et il prit une de ses côtes et ferma la chair à sa place. **22** Et le Seigneur Dieu construisit en femme la côte qu'il avait prise de l'humain, et il la fit venir vers l'humain. **23** Et l'humain dit : « Celle-ci, cette fois, est os de mes os et chair de ma chair. À celle-ci sera crié « femme » car « d'homme » a été prise celle-ci ! »

24 Sur quoi l'homme abandonnera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et ils deviendront chair unique. **25** Et eux d'eux étaient nus, l'humain et sa femme, et ils ne se faisaient pas honte.

1 Or le serpent était nu/rusé plus que tous les vivants des champs qu'avait faits le Seigneur Dieu. Et il dit à la femme : « Ainsi, Dieu a dit : « Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin »... » **2** Et la femme dit au serpent : « Du fruit des arbres du jardin nous mangeons, **3** mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : « vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas de peur que vous mourriez ». »

4 Et le serpent dit à la femme : « Mourir, vous ne mourrez pas ! **5** Mais Dieu est connaissant qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieux connaissant bien et mal. »

6 ET LA FEMME VIT QUE BIEN ÉTAIT L'ARBRE POUR MANGER, ET CONVOITISE, LUI, POUR LES YEUX, ET DÉSIRABLE, L'ARBRE, POUR ACQUÉRIR L'INTELLIGENCE, ET ELLE PRIT DE SON FRUIT ET MANGEA, ET DONNA AUSSI À SON HOMME AVEC ELLE ET IL MANGEA. **7** ET LES YEUX D'EUX DEUX S'OUVRIRENT, ET ILS CONNURENT QU'EUX ÉTAIENT NUS, ET ILS COUSIRENT DU FEUILLAGE DE FIGUIER ET FIRENT POUR EUX DES PAGNES.

8 Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu allant dans le jardin au vent du jour, et ils se cachèrent, l'humain et sa femme, hors de la face du Seigneur Dieu au milieu des arbres du jardin. **9** Et le Seigneur Dieu cria vers l'humain et lui dit : « Où es-tu ? » **10** Et il dit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai pris peur parce que je suis nu et je me suis caché. » **11** Et il dit : « Qui vis-à-vis t'a raconté que tu es nu ? De l'arbre que je t'ai ordonné de n'en pas manger as-tu mangé ? » **12** Et l'humain dit : « La femme que tu as donnée avec moi, celle-là m'a donné de l'arbre et j'ai mangé. »

13 Et le Seigneur Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » Et la femme dit : « Le serpent m'a dupée, et j'ai mangé. »

14 Et le Seigneur Dieu dit au serpent : « Puisque tu as fait cela, maudit, toi, plus que tout le bétail et plus que tous les vivants des champs. Sur ton ventre tu iras et poussière mangeras tous les jours de ta vie. **15** Et je mettrai une inimité entre toi et la femme, entre ton lignage et son lignage : lui te meurtrira la tête et toi tu lui meurtriras le talon. »

16 À la femme il dit : « Multiplier je multiplierai ta peine et ta grossesse, en peine tu enfanteras des fils. Et vers ton homme ta convoitise, mais lui dominera sur toi. »

17 Et à l'humain, il dit : « Puisque tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre que je t'avais ordonné en disant : « Tu n'en mangeras pas », maudit l'humus à cause de toi. En peine tu le mangeras tous les jours de ta vie. **18** Ronce et chardon il fera germer pour toi et tu mangeras l'herbe des champs. **19** En la sueur de tes narines tu mangeras ton pain jusqu'à ton retour à l'humus, car de lui tu fus pris ; car poussière tu es et à poussière tu retourneras. »

20 Et l'humain cria le nom de sa femme « Havvâ » (vivante), car elle est mère de tout vivant. **21** Et le Seigneur Dieu fit pour l'humain et sa femme des tuniques de peau et il les habilla.

22 Et le Seigneur Dieu dit : « Voici l'humain est comme un de nous pour connaître bien et mal. Et maintenant, de peur qu'il n'envoie sa main et prenne aussi de l'arbre de vie et mange et vie à jamais... »

23 Et le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden
pour travailler l'humus d'où il avait été pris.

24 Et il chassa l'humain et il posta à l'orient du jardin d'Éden les Kéroubîm et la flamme de l'épée tournoyante pour garder le chemin de l'arbre de vie

Peur, envie et mensonge : racines d'une violence à subvertir

André WÉNIN, bibliste, UCL

La Bible a parfois mauvaise presse – en particulier ce que l'on nomme à tort Ancien Testament – pour la violence qui s'y étale à longueur de pages. Comment un livre religieux peut-il rapporter autant de haine, de guerres, de massacres ? Comment y voir encore un modèle de vie, des chemins à suivre ?

Mais il y a méprise. Qui a dit que la Bible propose des modèles ? Un livre de vie n'est pas un livre de recettes. Et il y a bien plus de sagesse à raconter la violence sous toutes ses formes qu'à vouloir la nier sous prétexte de religion ou de charité. Ce qui est danger pour la vie, il s'agit de l'exhiber, non de le camoufler. Il en deviendrait plus dangereux encore.

Car pour se défaire de la violence – et qui peut prétendre échapper à cette tâche ? – il importe de la dire. En faire le récit donne un moyen de la comprendre, d'en explorer les arcanes. À mes yeux, il y a là un des enjeux essentiels du récit biblique. Et c'est peut-être cela, au fond, qui dérange plus d'un lecteur. À montrer tant de violence, la Bible nous tend un miroir qui oblige à voir dans le récit ce que nous préférierions ne pas voir dans notre existence.

*

Les premières pages de la Genèse font d'emblée le départ entre une violence positive et une autre négative. La violence positive, c'est celle d'une parole qui tranche dans le vif dans le but de distinguer l'un de l'autre, pour empêcher les confusions qui mènent tout droit au chaos. Parole créatrice en ce qu'elle garantit les différences en vue d'alliances qui ne soient pas absorption de l'un par l'autre. Et une juste alliance ouvre un lieu de vie authentique (Genèse 1).

La violence négative est comme l'envers de la première. Il s'agit à nouveau d'ouvrir la bouche. Non plus pour parler, mais pour manger, c'est-à-dire avaler l'autre et nier sa différence en l'as-similant (Genèse 3). Cette image du manger suggère d'emblée que cette violence qui tue a sa source dans l'envie dont la faim est l'image, c'est-à-dire dans le désir lorsqu'il prend mauvaise tournure. Un mot s'impose à ce propos.

Le désir est au cœur même de la vie humaine. Il est cette force vitale qui pousse un être à sortir de lui-même pour aller vers autrui ; elle l'entraîne à chercher, à découvrir, à entreprendre, à rencontrer. Comme un moteur de la vie. Mais ce désir se heurte inévitablement à une limite, la réalité de l'autre, sa liberté, son désir à lui. Lorsqu'il ne consent pas à cette limite, il devient envie, convoitise – et son succédané, la jalousie.

Dès le début, l'envie semble liée à la peur : qui dit convoitise dit peur de manquer, angoisse face à la limite, face au manque, face à la différence, anxiété profonde qui ressemble à la peur de mourir. Mais le choix reste ouvert. Ainsi, mû par son désir, quelqu'un peut chercher à rencontrer l'autre sans se laisser guider par sa peur, sans vouloir mettre la main sur ce qui échappe. Il s'ouvre alors à un surcroît de vie qu'il reçoit de l'autre.

*

Ce n'est pas ce que la Genèse raconte, car ce n'est pas ainsi que va la vie. Le chemin est long pour apprendre à vivre son désir avec justesse. Aussi, le récit biblique raconte le choix de la convoitise : après Eve, Adam prend et mange ; leur fils Caïn supprime celui qui fait échec à son désir d'avoir tout, d'être tout-peut-être.

Ces pages racontent au fond comment l'envie ruine toute relation. Car l'envieux est incapable de voir en l'autre un partenaire réel. En effet, sa convoitise lui fait voir en l'autre un objet à prendre, un rival à écarter, à moins qu'elle ne le pousse à l'utiliser comme un moyen d'acquérir l'objet envié. Mais jamais, elle ne reconnaît en lui le sujet. C'est pourquoi elle est intrinsèquement violente.

Du reste, ici, la convoitise est encore liée à la peur. Peur de perdre ce(lui) que l'on possède ; peur de ne pas avoir ce(lui) que l'on envie ; peur du rival qui pourrait s'en emparer ou pire, éliminer son concurrent. Avec la peur, se présente immédiatement le mensonge, la perversion de la parole. Car dans une telle situation de rivalité, dire vrai, être sincère, c'est s'exposer à la défaite, à l'échec.

D'ailleurs, le mensonge est déjà en amont. Car l'envie ne va pas sans cette illusion qui consiste à croire que l'on peut devenir soi-même et épanouir sa vie sur le mode de l'avoir et du prendre. C'est là le mensonge du serpent de la Genèse.

*

Peur, convoitise, mensonge : voilà, dans l'ordre ou dans le désordre, les ingrédients du cocktail meurtrier que l'on nomme violence. C'est du moins ce que raconte le début de la Genèse. La suite du récit, cependant, cherche à montrer qu'il n'est pas fatal que cette violence ait le dernier mot.

Ainsi, Abraham et Lot choisissent de mettre de la distance pour éviter que l'envie n'envenime leurs relations (Genèse 13). L'histoire d'Esau et Jacob commence avec la violence qui oppose ces frères suite au mensonge et à la convoitise du cadet. Séparés durant 20 ans, ils se retrouveront après que d'autres expériences leur aient enseigné que l'envie est une impasse où l'on étouffe et que la peur paralyse la vie (Genèse 25-33).

Mais l'histoire de Joseph explore plus à fond les chemins de réconciliation. Après que l'envie, le mensonge et la violence aient déchiré ces frères, le récit raconte un long chemin de retrouvailles. Chemin de maturation humaine où il s'agit d'apprendre de la vie que la convoitise porte la mort et que l'on ne peut se fier aux apparences pour dire qui en est innocent et qui en est coupable. Chemin où le désir de vivre donne la force de dépasser ses peurs et de reconnaître le mal caché en soi en ouvrant les yeux avec lucidité sur les ravages de la violence même larvée. Chemin où il importe de restaurer la possibilité d'une parole vraie pour faire échec au mensonge, non sans ruser avec lui (Genèse 37 à 45).

Long chemin, car il s'agit moins d'éradiquer le mal et de chercher à l'effacer que d'oser le regarder en face pour se donner une chance d'en faire un lieu où la vie peut germer à nouveau, au-delà de la violence. Quand cela se passe, quelque chose de Dieu se révèle : «Vous avez pensé contre moi du mal» – dit Joseph à ses frères à la fin de l'histoire. Vous avez pensé que j'étais un méchant et vous avez décidé de me rendre mal pour mal. «Mais Dieu a tourné ce mal en bien, afin de faire vivre un peuple nombreux» (Genèse 50,20).

L'homme créé et incréé

Basile de Césarée (329-379)
Père de l'Église.



Saint Basile de Césarée, *Sur l'origine de l'Homme, première homélie : l'Être à l'image*, I, 16 (Sources chrétiennes n° 160, 1970)

« *Créons l'Homme à notre image et à notre ressemblance* ». Nous possédons l'un par la création, nous acquérons l'autre par la volonté. Dans la première structure, il nous est donné d'être nés à l'image de Dieu ; par la volonté se forme en nous l'être à la ressemblance de Dieu. Ce qui relève de la volonté, notre nature le possède en puissance, mais c'est par l'action que nous nous le procurons. Si en nous créant, le Seigneur n'avait pris à l'avance la précaution de dire « *Créons* » et « *à la ressemblance* », s'il ne nous avait pas gratifiés de la puissance de devenir à la ressemblance, ce n'est pas par notre pouvoir propre que nous aurions acquis la ressemblance à Dieu. Mais voilà qu'il nous a créés en puissance capable de ressembler à Dieu. En nous donnant la puissance de ressembler à Dieu, il a permis que nous soyons les artisans de la ressemblance à Dieu, afin que nous revienne la récompense de notre travail, afin que nous ne soyons pas comme ces portraits sortis de la main d'un peintre, des objets inertes, afin que le résultat de notre ressemblance ne tourne pas à la louange d'un autre. En effet, lorsque tu vois le portrait exactement conformé au modèle, tu ne loues pas le portrait, mais tu admires le peintre. Ainsi donc, afin que ce soit moi l'objet d'admiration et non un autre, il m'a laissé le soin de devenir à la ressemblance de Dieu. En effet, par l'image je possède l'être raisonnable, et je deviens à la ressemblance en devenant chrétien.

Marie Balmary
Psychanalyste française



Marie Balmary, *La Divine Origine*, Grasset, 1993, p 325.

Ayant posé la question de la genèse de l'homme-qui-dit-Je à nos mythes fondateurs, j'y ai trouvé :

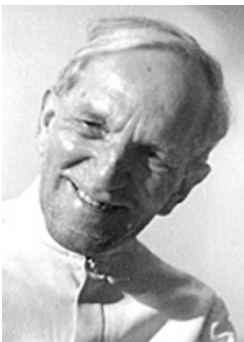
Que la *terre fait sortir l'être vivant*, comme Darwin l'a découvert par la suite ;
Qu'à l'opposé de l'animal créé « selon son espèce », *il n'y a pas d'espèce humaine* ;

Que le dieu parle le premier et crée l'humain en l'image de « Nous » et non comme à sa ressemblance ;

Que le dieu crée l'humain « mâle et femelle » et non pas homme et femme ;

Que homme et femme n'arrive qu'au-delà de la création, non pas créées par le dieu, mais seulement formés par lui et, une fois la loi donnée, advenant de leur rencontre même.

Maurice Zundel (1897-1975)
Prêtre et théologien suisse



Maurice Zundel, Extraits d'une catéchèse d'adultes, Paroisse Sainte-Clotilde à Genève, 1973, lu sur <http://www.mauricezundel.com> le 15 mai 2013.

Il est certain que tout le problème que nous sommes est tout entier en ce que nous ne naissons pas homme, notre dignité est seulement un appel, une vocation, une merveilleuse possibilité, une exigence immense, imprescriptible, et non pas un donné que nous trouverions dans notre berceau : l'homme a à se faire homme. « Pourquoi vouloir être quelque chose quand on peut être quelqu'un ? » écrivait Flaubert à Baudelaire. (On naît quelque chose, on a à devenir quelqu'un.)

Vous n'avez pas choisi de naître, de naître dans ce siècle et de tels parents, vous n'avez pas choisi votre hérédité, votre milieu, votre langue, votre religion, vous n'avez rien choisi, et tout d'un coup vous prenez conscience que vous existez, et, quand vous dites : j'existe, il faut ajouter aussitôt : mais je n'y suis pour rien.

Il faut que l'enfant se conquière lui-même, qu'il transforme radicalement son moi et son être préfabriqués, et qu'il devienne l'origine et la source de lui-même, il faut qu'il naisse de nouveau car il y a une seconde naissance nécessaire qui est la naissance de la personne, de la dignité, de l'invulnérabilité et de l'immortalité, et sans cette seconde naissance on ne peut pas être homme.

L'enfant pour lui-même. L'enfant, un désir, un droit, un don ?

La voix protestante, Mai 2001. Lu sur <http://www.protestants.org>, le 7 janvier 2014. Extraits choisis.

C'est un bien curieux paradoxe : l'enfant dont on fait aujourd'hui tellement cas, l'enfant qui est même parfois de manière excessive l'enfant-roi est devenu plus que jamais « l'objet » d'une revendication du couple comme le droit de posséder une maison ou une voiture. Jamais bien entendu le discours ambiant ne l'exprimera de façon si abrupte. Toujours, au contraire, on fera valoir le bonheur que l'on veut pour l'enfant et l'amour que l'on entend lui offrir. [...] Car la différence entre la place d'un objet et celle d'un sujet tient, au moins en partie, en ceci : que l'enfant tend plus facilement à occuper la place d'un objet quand il contribue à faire exister les adultes ; à l'inverse, que l'accueil d'un enfant comme sujet est facilité par le fait que les adultes comme couple existent, indépendamment de lui.

LA PLACE DE L'ENFANT

Il faut alors pouvoir dire et redire qu'un enfant peut être accueilli à une place plus juste dans la mesure où le couple possède sa raison d'être en lui-même, avec ou sans enfant, parce qu'il existe d'abord indépendamment de l'enfant. L'enfant n'a pas pour fonction d'être un objet nécessaire pour construire le couple s'il existe déjà, mais il est un sujet qui peut être accueilli sur le socle d'une relation préexistante. En ce sens, le silence du Nouveau Testament est édifiant : jamais il n'est question de l'exigence d'avoir des enfants. Ceux-ci sont là « en plus » sans jamais être « en trop » comme un don qui invite à se réjouir. Et c'est aussi la raison pour laquelle le protestantisme réformé distingue sexualité et procréation : afin de signifier le sens de la vie amoureuse en elle-même et sans la subordonner à la procréation. Si un enfant vient, c'est de surcroît comme vient toute grâce.

En résumé : situer l'enfant à une place de sujet signifie, aussi étrange que cela puisse paraître, de ne pas avoir besoin d'enfant pour exister ni soi-même ni comme couple. C'est alors qu'il peut être mieux accueilli en lui-même et pour lui-même. C'est alors qu'il ne sert pas à quelque chose, que sa venue ne relève d'aucun droit à l'enfant et qu'il peut être davantage salué dans sa vie singulière.

L'ENFANT OBJET

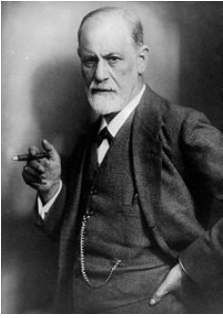
Un second aspect, d'ailleurs en partie déjà esquissé : l'enfant est devenu dans nos sociétés l'objet d'un très fort investissement narcissique. C'est le cas lorsqu'il devient porteur de nos rêves inassouvis, chargé d'être ce que soi-même l'on n'a pas pu être ou de faire ce que l'on n'a pas pu réaliser. C'est encore le cas lorsqu'il est chargé de combler nos manques affectifs. Ce n'est évidemment pas nouveau. Au début du siècle, Freud relevait que, pour les parents, l'enfant est « His majesty the Baby ». Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution ». Dès lors, il peut arriver que la vie d'un enfant se complique lorsqu'il ne parvient plus à soutenir une image à laquelle il doit se conformer. Et il est inutile d'ajouter que le diktat des images idéales portées par les médias ne fait que renforcer le phénomène. Inutile aussi de souligner que le fantasme de clonage humain va comme un gant à cette volonté humaine d'exister et de se survivre dans un autre soi-même.

HONORER PÈRE ET MÈRE

Ici aussi, l'enfant trouve une autre place lorsque nous cessons progressivement d'exister à travers lui. Sur un plan théologique et spirituel, on se rappellera que l'existence humaine est reconnue par Dieu, en Jésus-Christ, indépendamment de nos actes et de nos qualités. Il n'y a pas à se survivre chez un enfant. Il y a plutôt à lui permettre de « quitter père et mère » pour se tourner vers sa propre génération. En effet, la seule façon d'honorer son père et sa mère n'est pas de rester tourné vers eux à jamais. Honorer père et mère, veut dire recevoir d'eux le pouvoir de vivre sa propre existence, dans la différence et la promesse d'un avenir. C'est le don par excellence, celui qui donne d'être le sujet de sa propre histoire.

DIEU EST UNE ILLUSION

Sigmund Freud (1856-1939),
médecin allemand



Questions pour entrer dans le texte :

1. De quel besoin naît la religion ? Explique la logique de Freud.
2. Montre comment la conclusion de Freud s'oppose à la critique qu'il fait de la religion dans le passage souligné.
3. Quel avantage l'homme a-t-il à se débarrasser de la religion ?

La religion est une névrose (Sigmund FREUD, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Denoël, 1932.)

L'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le père a satisfait, la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurés non réalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation du temps et le lieu où les désirs se réaliseront. [...]

Et quand l'enfant, en grandissant, voit qu'il est destiné à rester à jamais un enfant, qu'il ne pourra jamais se passer de protection contre des puissances souveraines et inconnues, alors il prête à celles-ci les traits de la figure paternelle, il se crée des dieux, dont il a peur, qu'il cherche à se rendre propices et auxquels il attribue cependant la tâche de le protéger. Ainsi la nostalgie qu'a de son père l'enfant coïncide avec le besoin de protection qu'il éprouve en vertu de la faiblesse humaine. C'est la réaction défensive de l'enfant contre son sentiment de détresse qui caractérise celle qu'éprouve à son tour l'adulte face à sa détresse à lui ; et c'est précisément cette réaction qui engendre la religion.

Ainsi je suis en contradiction avec vous lorsque, poursuivant vos déductions, vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. Mais de l'autre, qui a été élevé dans la sobriété ? Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci. Sans aucun doute l'homme alors se trouvera dans une situation difficile, il sera contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers, il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une providence bienveillante. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans l'univers hostile. On peut appeler cela « l'éducation en vue de la réalité », ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ?

Vous craignez sans doute que l'homme ne supporte pas cette rude épreuve ? Cependant, espérons toujours. C'est déjà quelque chose que de se savoir réduit à ses propres forces. On apprend alors à s'en servir comme il convient. L'homme n'est pas dénué de toute ressource ; depuis le temps du déluge, sa science lui a beaucoup appris et accroîtra encore davantage sa puissance. Et en ce qui touche aux grandes nécessités que comporte le destin, nécessités auxquelles il n'est pas de remède, l'homme apprendra à les subir avec résignation. Que lui importe l'illusion de posséder de grandes propriétés dans la Lune, propriétés dont personne encore n'a vu les revenus ? Petit cultivateur ici-bas, il saura cultiver son arpent de terre de telle sorte que celui-ci le nourrira. Ainsi, en retirant de l'au-delà, ses espérances ou en concentrant sur la vie terrestre toutes ses énergies libérées, l'homme parviendra sans doute à rendre la vie supportable à tous et la civilisation n'écrasera plus personne. Alors il pourra, sans regrets, dire avec l'un de nos confrères en incrédulité : *Nous abandonnons le ciel aux anges et aux moineaux.*

LA CROYANCE CHRÉTIENNE EN UN DIEU PÈRE

A. Questions pour entrer dans les textes :

1. Quelle distinction entre les hommes le mythe chinois justifie-t-il ?
2. En quoi la croyance en un Dieu Père abolit-elle cette distinction ?
3. Cette distinction abolie, à quoi peut-on juger un homme ?

Un mythe chinois

La déesse Nü Gua commença à créer des hommes avec de la terre jaune. Mais elle trouva la tâche trop lourde pour ses forces ; elle alla donc puiser de la boue dont elle se servit pour faire des hommes. C'est ainsi que les nobles furent des hommes formés avec de la terre jaune ; les gens pauvres, de condition vile et servile, sont des hommes tirés de la boue.

Épîtres

« Voyez de quel grand amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; et nous le sommes ! Mes petits enfants, que nul ne vous égare. Qui pratique la justice est juste, comme lui est juste. À ceci se révèlent les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, ni celui qui n'aime pas son frère. » [1 Jn 3, 1, 7, 10]

« Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. Et si vous appartenez au Christ, c'est donc que vous êtes la descendance d'Abraham ; selon la promesse, vous êtes héritiers. » [Ga 3, 28-29]

B. Questions pour entrer dans les textes :

4. Dans quel but les dieux ont-ils créé l'homme d'après le récit babylonien, Enuma Elish ?
5. Quelle différence peux-tu faire avec les textes issus de l'évangile de Matthieu ? Qu'est-ce que cela change pour le sens de la vie humaine et la place de l'homme dans le monde ?
6. En quoi la croyance en un Dieu Père change-t-elle la notion de Destin ?

ENUMA ELISH

Au commencement, les dieux étaient divisés en deux groupes : les Anunnaki et les Igigi. Ces derniers étaient les ouvriers et devaient fournir des efforts considérables pour nourrir les Anunnaki. Comme, par exemple, ouvrir des canaux pour irriguer le pays (le Tigre et l'Euphrate). Excédés, ils déclenchèrent une grève.

En entendant l'appel des dieux, Marduk résolut de créer une grande œuvre. Prenant la parole, il en fit part à Ea (le Sage) pour prendre son avis sur le plan qu'il avait conçu : « Je veux faire un réseau de sang, former une ossature, pour produire une sorte d'être dont le nom sera « homme ». Je veux créer une sorte d'être, l'homme pour que sur lui repose le service des dieux, pour leur soulagement. Je veux parfaire l'œuvre des dieux. » Dans sa réponse, Ea lui tint ce propos. Pour le soulagement des dieux, il lui communiqua son idée : « Qu'un seul de leur frère, qu'un seul soit livré. C'est lui qui périra pour que naisse l'humanité. Mais les grands dieux assemblés se doivent de décider quel coupable il faudra livrer, pour qu'eux-mêmes puissent subsister. [...]

Cette nouvelle espèce prospéra si bien qu'ils commencèrent à importuner les dieux par leur tapage. Agacés, ceux-ci se résolurent à exterminer l'humanité. Enlil, le seigneur des dieux décide de lancer sur les hommes une épidémie, puis une sécheresse, et enfin un déluge. Mais à chaque fois, Ea, protégeait l'humanité d'une manière ou d'une autre. Il avait en effet perçu le danger que la disparition de l'humanité consistait pour les dieux. Pour finir, il proposa aux dieux d'introduire dans la nouvelle génération des hommes (celle qui suit le déluge) des fléaux pour limiter leur croissance.

Évangiles

« Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens ; ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. » [Mt 6, 7-8]

« Ou encore, qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre ? Ou s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est aux cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui lui demandent. » [Mt 7, 9-11]

La Genèse

Le Seigneur dit : « La plainte contre Sodome et Gomorrhe est si forte, leur péché est si lourd que je dois descendre pour voir s'ils ont agi en tout comme la plainte en est venue jusqu'à moi. Oui ou non, je le saurai. » Les hommes se dirigèrent de là vers Sodome. Abraham se tenait encore devant le Seigneur, il s'approcha et dit : « Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ! Vas-tu vraiment supprimer cette cité, sans lui pardonner à cause des cinquante justes qui s'y trouvent ? Ce serait abominable que tu agisses ainsi ! Faire mourir le juste avec le coupable ? Il en serait du juste comme du coupable ? Quelle abomination ! Le juge de toute la terre n'appliquerait-il pas le droit ? » Le Seigneur dit : « Si je trouve à Sodome cinquante justes au sein de la ville, à cause d'eux je pardonnerai à toute la cité. »

Abraham reprit et dit : « Je vais me décider à parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre. Peut-être sur cinquante justes en manquera-t-il cinq ! Pour cinq, détruiras-tu toute la ville ? » Il dit : « Je ne la détruirai pas si j'y trouve quarante-cinq justes. » Abraham reprit encore la parole et lui dit : « Peut-être là s'en trouvera-t-il quarante ! » Il dit : « Je ne le ferai pas à cause de ces quarante. » Il reprit : « Que mon Seigneur ne s'irrite pas si je parle ; peut-être là s'en trouvera-t-il trente ! » Il dit : « Je ne le ferai pas si j'y trouve ces trente. » Il reprit : « Je vais me décider à parler à mon Seigneur : peut-être là s'en trouvera-t-il vingt ! » Il dit : « Je ne détruirai pas à cause de ces vingt. » Il reprit : « Que mon Seigneur ne s'irrite pas si je parle une dernière fois : peut-être là s'en trouvera-t-il dix ! » - « Je ne détruirai pas à cause de ces dix. » [Gn 18, 20-30]

C. Questions pour entrer dans les textes :

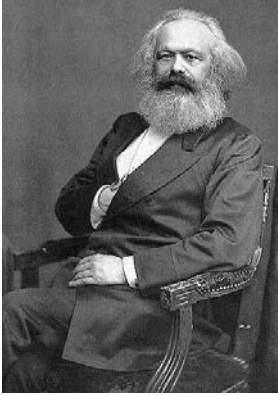
7. En quoi la croyance en un Dieu Père balaye-t-elle jusqu'à la notion de mérite ? Pourquoi cela libère-t-il l'homme de la peur ?
8. Est-ce un retour à la notion de vertu intrinsèque comme nous le propose le mythe chinois ? Dans ces textes, en quoi la notion de fils héritiers inverse-t-elle cette conception ?

Épîtres

« Dieu est amour : qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. En ceci, l'amour, parmi nous, est accompli, que nous avons pleine assurance pour le jour du jugement [...]. De crainte, il n'y en a pas dans l'amour ; mais le parfait amour jette dehors la crainte, car la crainte implique un châtiment ; et celui craint n'est pas accompli dans l'amour. Nous, nous aimons parce que lui, le premier, nous a aimés. Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut aimer Dieu, qu'il ne voit pas. » [1 Jn 4, 16-20]

« En effet, ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu : vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : « Abba, Père. » Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. » [Rm 8, 14-16]

« Moi je m'étais dit : « Oh ! comme je voudrais te distinguer parmi les fils, te donner un pays de cocagne, un patrimoine qui soit parmi les nations, d'une beauté féérique. » Et je disais : « Vous m'appellerez : « Mon Père », vous ne vous détournerez plus de moi. » [Jr 3, 19]



LA RELIGION EST L'OPIUM DU PEUPLE

Questions pour entrer dans les textes :

1. Pourquoi l'athéisme permet-il la liberté de l'homme ?
2. De quoi la religion est-elle le produit ? Comment cela explique-t-il que la religion défende l'ordre établi ?
3. Que signifie l'expression « opium du peuple » désignant la religion ?
4. Explique les métaphores du dernier paragraphe de l'extrait « L'opium du peuple. »

Indépendance

(K. MARX, *Économie politique et philosophie*, in *Œuvres philosophiques*, t. VI, trad. Molitor, Paris, A. Costes, 1953, pp 38-40.)

Un être ne se donne pour indépendant que lorsqu'il est son propre maître, et il n'est son propre maître que lorsque c'est à lui-même qu'il doit son existence... L'athéisme est une négation de Dieu, et par cette négation de Dieu permet à l'homme d'exister.

L'opium du peuple (K. MARX, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, dans *Œuvres III*, Paris Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1982, pp 382-383.)

Voici le fondement de la critique irréligieuse : c'est l'homme qui fait la religion, et non la religion qui fait l'homme. [...] Cet État, cette société produisent la religion, une conscience renversée du monde, parce qu'ils sont eux-mêmes un monde renversé. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément cérémoniel, son universel motif de consolation et de justification. Elle est la réalisation chimérique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de réalité véritable. Lutter contre la religion, c'est donc indirectement, lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel.

La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. C'est l'opium du peuple.

Nier la religion, ce bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel. Exiger qu'il abandonne toute illusion sur son état, c'est exiger qu'il renonce à un état qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'auréole.

La critique a saccagé les fleurs imaginaires qui ornent la chaîne, non pour que l'homme porte une chaîne sans rêve ni consolation, mais pour qu'il secoue la chaîne et qu'il cueille la fleur vivante. La critique de la religion détrompe l'homme afin qu'il pense, qu'il agisse, qu'il forge sa réalité en homme détrompé et revenu à la raison, afin qu'il gravite autour de lui-même, c'est à dire autour de son propre soleil. La religion n'est que le soleil illusoire, qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même.

La religion garante de l'ordre social (Napoléon, 1801.)

Quant à moi, je ne vois pas dans la religion le mystère de l'Incarnation, mais le mystère de l'ordre social : elle rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche que le riche soit massacré par le pauvre.

La religion est encore une sorte d'inoculation ou de vaccin qui, en satisfaisant notre amour du merveilleux, nous garantit des charlatans et des sorciers ; les prêtres valent mieux que Kant et tous les rêveurs de l'Allemagne.

Comment avoir de l'ordre dans un État sans religion ? La société ne peut exister sans l'inégalité des fortunes, ne peut subsister sans la religion. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence s'il n'y a pas là une autorité qui lui dise : *Dieu le veut ainsi, il faut qu'il y ait des pauvres et des riches dans le monde ; mais ensuite et pendant l'éternité, le partage se fera autrement.*

LE ROYAUME DE DIEU

Jésus et le royaume (Luc 4, 16-20)

Il vint à Nazara où il avait été élevé. Il entra suivant sa coutume le jour du sabbat dans la synagogue, et il se leva pour faire la lecture. On lui donna le livre du prophète Esaïe, et en le déroulant il trouva le passage où il était écrit :

*L'Esprit du Seigneur est sur moi
parce qu'il m'a conféré l'onction
pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres.
Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération
et aux aveugles le retour à la vue,
renvoyer les opprimés en liberté,
proclamer une année d'accueil par le Seigneur.*

Il roula le livre, le rendit au serviteur et s'assit ; tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez. »

« Est-ce que je regarde dans les yeux ceux qui demandent justice ? » (Pape François, 11/09/13, extraits)

Servir. Qu'est-ce que cela signifie ? Servir signifie accueillir la personne qui arrive, avec attention ; cela signifie se pencher sur celui qui a besoin et lui tendre la main, sans calculs, sans crainte, avec tendresse et compréhension, comme Jésus s'est incliné pour laver les pieds des apôtres. Servir signifie travailler auprès des plus nécessiteux, nouer avant tout des relations humaines de proximité avec eux, des liens de solidarité. Solidarité ! Ce mot qui fait peur au monde plus développé ! Ils essaient de ne pas le prononcer. Pour eux, c'est presque comme un gros mot. Or, c'est notre mot à nous ! Servir signifie reconnaître et accueillir les demandes de justice, d'espérance, et chercher ensemble des chemins, des parcours concrets de libération.

Les pauvres sont aussi les maîtres privilégiés de notre connaissance de Dieu ; leur fragilité et simplicité démasquent nos égoïsmes, nos fausses sécurités, nos prétentions d'autosuffisance et nous guident vers l'expérience de la proximité et de la tendresse de Dieu, vers une vie pleine de son amour et de sa miséricorde de Père qui, avec discrétion et une patiente confiance, prend soin de nous, de nous tous.

De ce lieu d'accueil, de rencontre et de service je voudrais donc que parte une question pour tout le monde, pour toutes les personnes qui habitent ici, dans ce diocèse de Rome : est-ce que je me penche sur celui qui est en difficulté ou bien ai-je peur de me salir les mains ? Suis-je fermé en moi-même, dans mes choses, ou est-ce que je m'aperçois de celui qui a besoin d'aide ? Celui que je sers n'est-il que moi-même ou sais-je servir les autres comme le Christ qui est venu servir jusqu'à donner sa vie ? Est-ce que je regarde dans les yeux ceux qui demandent justice ou bien mon regard va-t-il de l'autre côté ? Pour ne pas regarder les yeux ?

Accompagner. Ces dernières années, le Centre Astalli a parcouru du chemin. Au début il offrait des services de premier accueil : une cantine, un lit, une aide légale. Puis il a appris à accompagner les personnes, en les aidant à chercher un emploi ou à s'insérer socialement, et s'est mis à proposer aussi des activités culturelles, pour aider à faire grandir une culture de l'accueil, une culture de la rencontre et de la solidarité, à commencer par la protection des droits de l'homme. L'accueil à lui tout seul ne suffit pas. Donner du pain ne suffit pas, s'il ne s'accompagne pas de la possibilité d'apprendre à marcher avec ses propres jambes. La charité, qui laisse le pauvre tel qu'il est, n'est pas suffisante.

La doctrine sociale de l'Église (Compendium de la doctrine sociale de l'Église, lu sur vatcian.va, le 7 janvier 2014)

4 *En se découvrant aimé de Dieu, l'homme comprend sa dignité transcendante, il apprend à ne pas se contenter de soi et à rencontrer l'autre dans un tissu de relations toujours plus authentiquement humaines. Des hommes rendus nouveaux grâce à l'amour de Dieu sont en mesure de changer les règles et la qualité des relations, ainsi que les structures sociales : ce sont des personnes capables d'apporter la paix là où sont les conflits, de construire et de cultiver des rapports fraternels là où se trouve la haine, de chercher la justice là où domine l'exploitation de l'homme par l'homme. Seul l'amour est capable de transformer de façon radicale les rapports que les êtres humains entretiennent entre eux. Inséré dans cette perspective, tout homme de bonne volonté peut entrevoir les vastes horizons de la justice et du développement humain dans la vérité et dans le bien.*

5 *L'amour se trouve en face d'un vaste labeur auquel l'Église veut contribuer, notamment par sa doctrine sociale, qui concerne tout l'homme et s'adresse à tous les hommes. Tant de frères nécessiteux attendent de l'aide, tant d'opprimés attendent la justice, tant de chômeurs attendent du travail, tant de peuples attendent le respect : « Est-il possible que dans notre temps il y ait encore des personnes qui meurent de faim, qui restent condamnées à l'analphabétisme, qui manquent des soins médicaux les plus élémentaires, qui n'aient pas de maison où s'abriter ? Le tableau de la pauvreté peut être étendu indéfiniment, si nous ajoutons les nouvelles pauvretés aux anciennes, nouvelles pauvretés que l'on rencontre souvent dans des secteurs et des catégories non dépourvus de ressources économiques, mais exposés à la désespérance du non-sens, au piège de la drogue, à la solitude du grand âge ou de la maladie, à la mise à l'écart ou à la discrimination sociale. (...) Par ailleurs, comment nous tenir à l'écart des perspectives d'un *désastre écologique*, qui fait que de larges zones de la planète deviennent inhospitalières et hostiles à l'homme ? Ou devant les *problèmes de la paix*, souvent menacée, avec la hantise de guerres catastrophiques ? Ou devant le *mépris des droits humains fondamentaux* de tant de personnes, spécialement des enfants ? ».*

6 *L'amour chrétien pousse à dénoncer, à proposer et à s'engager en vue de projets culturels et sociaux, vers une action effective qui incite tous ceux qui ont sincèrement à cœur le sort de l'homme à offrir leur contribution. L'humanité comprend toujours plus clairement qu'elle est liée par un unique destin qui requiert une prise commune de responsabilité, inspirée par un *humanisme intégral et solidaire* : elle voit que cette unité de destin est souvent conditionnée et même imposée par la technique et par l'économie et ressent le besoin d'une plus grande prise de conscience morale, qui oriente le cheminement commun. Stupéfaits par les multiples innovations technologiques, les hommes de notre temps désirent fortement faire tendre le progrès au véritable bien de l'humanité d'aujourd'hui et de demain.*

Impiété et injustice (Amos 5, 21-24/8, 4-8)

Je déteste, je méprise vos pèlerinages, je ne puis sentir vos rassemblements, quand vous faites monter vers moi des holocaustes ; et dans vos offrandes, rien qui me plaise ; votre sacrifice de bêtes grasses, j'en détourne les yeux ; éloigne de moi le brouhaha de tes cantiques, le jeu de tes harpes, je ne peux pas l'entendre. Mais que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable !

Ecoutez ceci, vous qui vous acharnez sur le pauvre pour anéantir les humbles du pays, vous qui dites : « Quand donc la nouvelle lune sera-t-elle finie, que nous puissions vendre du grain, et le sabbat, que nous puissions ouvrir les sacs de blé, diminuant l'épha, augmentant le sicle, faussant des balances menteuses, achetant des indigents pour de l'argent et un pauvre pour une paire de sandales ? Nous vendrons même la criblure du blé ! » Le SEIGNEUR le jure par l'orgueil de Jacob : Jamais je n'oublierai aucune de leurs actions ; à cause de cela, la terre ne va-t-elle pas frémir et tous ses habitants prendre le deuil ? elle gonflera, tout entière, comme le fleuve, Elle s'enflera et s'affaissera comme le fleuve d'Egypte.

L'IMMORALITÉ DU CHRISTIANISME

Questions pour entrer dans les textes :

1. D'après Nietzsche, quelle est l'origine de la religion ? À quel autre penseur te fait penser cette théorie ?
2. Pourquoi le désintéressement et l'amour vont-ils à l'encontre du bien de l'espèce humaine ?
3. Compare les visions chrétienne et nietzschéenne du sacrifice.
4. Quelles sont les valeurs du surhumain ? En quoi s'opposent-elles au christianisme ?

L'origine de la religion (Fr. NIETZSCHE, *La Volonté de puissance*, essai d'une transmutation de toutes les valeurs, §87.)

Cependant la logique psychologique dit ceci: le *sentiment de puissance*, lorsqu'il s'empare d'une façon soudaine de l'homme et qu'il le subjugue - c'est le cas dans toutes les grandes passions - éveille une sorte de doute sur la capacité de la personne : l'homme n'ose pas s'imaginer qu'il est lui-même la cause de ce sentiment - il imagine donc une personnalité plus forte, une divinité, qui se substitue à lui-même, dans le cas donné. [...]

L'homme n'a pas osé s'attribuer à lui-même tous les moments surprenants et forts de sa vie, il a imaginé que ces moments étaient « passifs », qu'il les « subissait » et en était « subjugué »... La religion est un produit du *doute* au sujet de l'unité de l'individu... Dans la même proportion, où tout ce qui est grand et fort a été considéré par l'homme comme *surhumain* et *étrange*, l'homme s'est rapetissé, il a départagé les deux faces en deux sphères absolument différentes, l'une pitoyable et faible, l'autre très forte et surprenante, appelant la première « homme », la seconde « Dieu ». [...]

La religion a abaissé le concept « homme » ; sa conséquence extrême c'est que tout ce qui est bon, grand, vrai, demeure surhumain et n'est donné que par grâce...

L'inversion des valeurs (*Ibidem*, §151/105.)

Le christianisme, par le fait qu'il a placé au premier plan la doctrine du désintéressement et de l'amour, a été bien loin encore d'élever l'intérêt de l'espèce plus haut que l'intérêt de l'individu. Son véritable effet historique, effet fatal, a été bien au contraire de *sublimier l'égoïsme*, de pousser l'égoïsme individuel jusqu'à l'extrême (- jusqu'à l'extrême de l'immortalité personnelle). Grâce au christianisme on a accordé tant d'importance à l'individu, lui donnant une valeur si absolue, que l'on ne pouvait plus sacrifier celui-ci : mais l'espèce ne peut subsister que par des sacrifices d'hommes... [...] Le dégénéré et le malade (« le chrétien ») doivent avoir la même valeur que l'homme bien-portant (« le païen »), une valeur plus grande encore, selon le jugement que Pascal a porté sur la santé et la maladie. Mais c'est là contrecarrer la marche naturelle de l'évolution et faire de la *contre-nature* une loi... Proclamer cet amour universel de l'humanité, c'est, dans la pratique, accorder la *préférence* à tout ce qui est souffrant, mal venu, dégénéré : de fait, il a abaissé et affaibli la vigueur, la responsabilité, le devoir supérieur de sacrifier des hommes.

Selon le schéma de l'évaluation chrétienne, il ne restait plus qu'à se sacrifier soi-même : mais ce *reste* de sacrifice humain que le christianisme concédait et conseillait même, au point de vue de la discipline générale, n'a aucune espèce de sens. Pour la prospérité de l'espèce, il est indifférent qu'un individu quelconque se sacrifie (- soit à la façon monacale et ascétique, soit à l'aide de la croix du bûcher et de l'échafaud, comme « martyr » de l'erreur). Pour l'espèce il est nécessaire que le mal-venu, le faible, le dégénéré périssent : mais c'est à *ceux-là* que le christianisme fait appel en tant que force *conservatrice*, renforçant ainsi cet instinct déjà puissant chez l'être faible, de se ménager, de se conserver, de se soutenir mutuellement. Qu'est la « vertu » et la « charité » dans le christianisme, si ce n'est cette réciprocité dans la conservation, cette solidarité des faibles, cette entrave de la sélection ? Qu'est l'altruisme chrétien, sinon l'égoïsme collectif des faibles qui devine que si tous veillent les uns



pour les autres, chacun sera conservé le plus longtemps ?... Si l'on ne considère pas un pareil état d'esprit, comme le comble de l'*immoralité*, comme un attentat à la vie, on fait partie de ce ramassis de malades et on en a les instincts... Le véritable amour des hommes exige le sacrifice au bien de l'espèce, - il est dur, il est fait de victoires sur soi-même, parce qu'il a besoin du sacrifice humain. Et cette pseudo-humanité qui s'appelle christianisme veut justement arriver à ce que *personne ne soit sacrifié*...

Les valeurs du surhumain (Fr. NIETZSCHE, *La Volonté de puissance*, §116-117/143.)

Ce que je n'aime pas chez ce Jésus de Nazareth ou chez son apôtre Paul, c'est qu'ils ont farci de tant de choses *la tête des petites gens*, ce qui pourrait faire croire que les humbles vertus de ceux-ci ont quelque importance. [...].

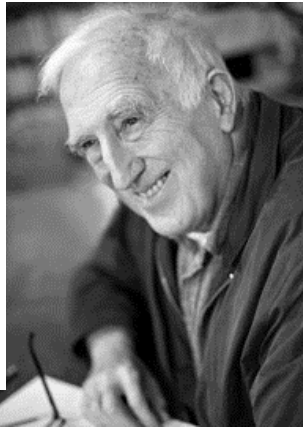
Ces petites vertus de bêtes de troupeau ne mènent nullement à la « vie éternelle » : c'est peut-être très habile de les mettre en scène en même temps que soi-même, mais, pour celui qui a gardé l'œil ouvert, cela n'en reste pas moins le plus ridicule de tous les spectacles. On ne mérite nullement un privilège sur terre et dans le ciel, lorsque l'on a mené sa chère petite douceur de mouton jusqu'à la perfection; on n'en continue pas moins à être, au meilleur cas, un cher petit mouton absurde, avec des cornes, et rien de plus - en admettant que l'on ne crève pas de vanité et que l'on ne provoque pas de scandale par ses attitudes de juge.

Quelles sont les valeurs *niées* par l'idéal chrétien ? Que contient l'idéal *contraire* ? - La fierté, la distance, la grande responsabilité, l'exubérance, la superbe animalité, les instincts guerriers et conquérants, l'apothéose de la passion, de la vengeance, de la ruse, de la colère, de la volupté, de l'esprit d'aventure, de la connaissance; on nie l'*idéal* noble : la beauté, la sagesse, la puissance, la splendeur, le caractère dangereux du type homme : l'homme qui détermine des buts, l'homme de l'avenir.

L'élévation du genre humain (Fr. NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, traduction Geneviève Bianquis, Paris, 10/18, 1962, pp 207-21.)

Toute élévation du type humain a toujours été et sera toujours l'œuvre d'une société aristocratique, d'une société qui croit à de multiples échelons de hiérarchie et de valeurs entre les hommes et qui, sous une forme ou sous une autre, requiert l'esclavage. Le sentiment passionné des distances naît de la différence irréductible des classes sociales, et du fait que la caste dominante laisse d'en haut tomber son regard sur des sujets et des instruments, de l'usage qu'elle a de l'obéissance et du commandement, de l'art avec lequel elle maintient les inférieurs au-dessous d'elle et à distance ; [...] Sans doute il importe de ne pas se faire d'illusions humanitaires sur la façon dont naît une société aristocratique, condition indispensable au progrès en dignité du type humain : la vérité est dure, ayons le courage de nous avouer sans ménagements quels ont été de tout temps les débuts d'une civilisation supérieure. Des hommes d'un naturel encore proche de la nature, des barbares dans tout ce que ce mot a d'effroyable, des hommes de proie en possession d'énergies et d'appétits de puissance encore intacts se sont jetés sur des races plus douces, plus policées, plus paisibles, des races de marchands ou d'éleveurs, par exemple, ou encore sur de vieilles civilisations épuisées qui dissipaient leur dernier reste d'énergie vitale dans les brillants feux d'artifice de l'esprit et de la corruption. La caste aristocratique a toujours été, à l'origine, la caste des barbares ; sa prédominance est fondée d'abord sur sa force physique, et non sur sa force psychique. C'étaient des hommes plus complètement « hommes » que les autres, ce qui signifie de plus « complètes brutes » à tous égards. [...]

Il faut aller ici jusqu'au tréfonds des choses et s'interdire toute faiblesse sentimentale : vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger, l'opprimer, lui imposer durement ses formes propres, l'assimiler ou tout au moins (c'est la forme la plus douce) l'exploiter [...]. « L'exploitation » n'est pas le fait d'une société corrompue, imparfaite ou primitive, c'est la fonction organique primordiale, une conséquence de la volonté de puissance.



ACCUEILLIR SA FRAGILITÉ

Lu sur www.jean-vanier.org, le 15 janvier 2014.

Liberté, dignité et ouverture pour tous les êtres humains Que signifie être pleinement humain ?

Dans son exploration de ce que signifie être pleinement humain, Jean Vanier nous invite à observer la tension constante entre notre besoin d'exceller et de contrôler et notre désir d'apprendre à vivre en paix avec nos imperfections et celles des autres. Là où la modernité privilégie le progrès et la perfection, Jean Vanier nous invite à prêter attention à ces aspects constitutifs de la nature humaine, importants mais souvent négligés, que sont l'imperfection et la fragilité.

Jean Vanier est convaincu qu'en mettant en lumière le caractère universel et central de la fragilité que nous partageons tous sans exception, nous pouvons aller au-delà de nos différences et nous retrouver dans une même humanité : « Les faibles enseignent aux forts à accepter et intégrer la faiblesse et la brisure dans leur propre vie. » Le narratif présent dans toute son œuvre révèle que la majorité des gens ne s'épanouissent vraiment que lorsqu'ils sont accueillis tels qu'ils sont, avec leurs dons et leurs faiblesses. Bien que cette fragilité soit inhérente à notre condition humaine, Jean Vanier insiste cependant sur la responsabilité que nous avons, eu égard à toute fragilité, de grandir dans la liberté et le service des autres.

L'intuition centrale qui est au cœur de L'Arche s'enracine dans ces relations de mutualité où la personne plus fragile nous permet de découvrir notre humanité commune. Jean Vanier désigne ainsi la faiblesse comme un don et une opportunité. La faiblesse devient une force d'attraction qui nous rassemble et qui crée, par exemple, la solidarité autour d'une personne blessée qui a besoin d'aide. La vulnérabilité peut pousser les gens à donner davantage d'eux-mêmes, à s'ouvrir et révéler leur propre imperfection. Par contraste, la force ou l'excellence, bien que souvent impressionnantes, tendent à diviser par l'esprit de compétition et la crainte de ne pas être à la hauteur. « Je suis toujours étonné de voir que le partage de nos faiblesses et de nos difficultés nous apporte beaucoup plus que le partage de nos qualités ou de nos succès », nous dit Vanier.

Une vie qui a du sens est une vie où s'exercent la compassion et le service. Que signifie être au service des autres ?

Vivre en communauté avec les personnes marginalisées a été un élément déclencheur, par lequel Jean Vanier a compris que bien servir les autres exige que l'on dépasse la charité et la simple tolérance. Il reconnaît l'*hubris* ou la prétention démesurée de l'aidant se percevant lui-même comme supérieur et distinct de celui ou celle qu'il sert. Il sait par expérience que l'aide qui est animée par un sentiment de solidarité et d'humanité commune, a meilleur goût que celle qui prend sa source dans le seul devoir. Et puisqu'il est impossible de légiférer sur la compassion et d'imposer le souci de l'autre, Jean Vanier nous invite à une meilleure compréhension de la notion de 'service à autrui' en montrant, grâce aux communautés de L'Arche, qu'il est possible de créer des conditions favorisant le développement de la mutualité dans le service. « Chaque enfant, chaque être humain, aussi fragile ou vulnérable qu'il soit, a un besoin inné d'expérimenter qu'il peut être source de joie ... qu'il peut être célébré. » Jean Vanier suggère que c'est seulement dans ces manifestations d'acceptation totale que « l'image négative que nous avons de nous-même peut se transformer. » Il est convaincu que la présence aux personnes marginalisées en toute solidarité et dans la célébration est aussi vitale et importante que les services pratiques et concrets. C'est ainsi qu'il encourage à la fidélité à cette présence s'exprimant au quotidien dans de petits gestes où s'exprime l'amour, l'acceptation, le pardon.

Jean Vanier nous rappelle que les relations de soin qui ne cultivent pas la mutualité demeureront superficielles et inadéquates, d'autant qu'elles comportent souvent des difficultés ou des tensions. Les soins routiniers ne doivent pas nous faire oublier que le but premier du service est « le support attentif permettant de rendre l'autre libre ». Bien entendu, cela ne signifie pas que les besoins ou handicaps disparaissent, mais plutôt qu'une personne ne devrait pas se sentir prisonnière de ses besoins ou perpétuellement redevable aux autres. Jean Vanier nous donne à voir le poids insupportable chargé sur les épaules de personnes déjà aux prises avec une déficience, lorsque qu'en plus s'ajoute le fardeau social qui les définit à partir de leur déficience ou de leur inutilité, ayant ainsi tout à recevoir et rien à apporter.

L'accomplissement de soi atteint sa plénitude dans les relations qui se créent au-delà des différences qui nous séparent.

Comment encourager l'unité au sein de la diversité ?

De par son réalisme et sa connaissance profonde du cœur humain, Jean Vanier a depuis longtemps reconnu qu'il est impossible de forcer les gens à aimer, apprécier ou inclure 'le différent' lorsqu'ils jugent que ce dernier n'en vaut pas la peine, justement à cause de ses différences. Bien que cette tendance à juger, craindre ou exclure ceux ou celles dont la différence est dévalorisée, soit naturelle, Jean Vanier nous invite à aborder la peur de la différence de la façon inverse, c'est-à-dire en considérant la possibilité d'enrichir notre imagination en apprenant à vivre avec la dissonance et les enseignements issus de la diversité. Jean Vanier refuse de se résigner aux peurs primitives et instinctives qui nous habitent et cultive plutôt les possibilités passionnantes de la différence, dans le but d'encourager le désir d'ouverture, non par loi, mais par choix. De manière tout à fait rationnelle, Jean Vanier est convaincu que l'amour fait du pouvoir une force d'engendrement au lieu d'une force de destruction. « Dieu ne nous appelle pas à faire des choses extraordinaires, mais à faire les choses ordinaires avec un amour extraordinaire », dit-il.

Jean Vanier a démontré que lorsque des personnes marginalisées sont accueillies avec amour et dans l'amitié, leurs dons acquièrent un potentiel de guérison personnelle et interpersonnelle et renforcent l'unité. La transformation est mutuelle et la personne plus fragile est alors fortifiée dans sa capacité de résilience et son estime de soi.

Le désir de chaque être humain d'être aimé et d'appartenir à la communauté est universel et les communautés de L'Arche et de Foi et Lumière sont des laboratoires de recherche actifs où, jour après jour, l'on essaie de mieux répondre à ce désir profond. En côtoyant à long terme des personnes marginalisées, les membres de la communauté en viennent graduellement à reconnaître, explorer et accepter leur propre fragilité humaine, réajustant ainsi leur sens moral et leur vision du monde. Ils sont mis au défi de combiner leurs forces et leurs faiblesses. Ils apprennent ainsi que la tendresse et la compassion sont tout aussi importantes que le pouvoir et le savoir. En reconnaissant leurs propres imperfections, ils apprennent à vivre humblement face à la vulnérabilité des autres.

Il en résulte une cohorte d'artisans de paix capables de mettre en pratique l'humanisme prôné par Jean Vanier et exprimé dans une compréhension nouvelle du service, de l'imperfection et de l'unité. « C'est en se mettant debout avec notre fragilité et notre souffrance et pour s'ouvrir à l'autre plutôt que de s'enfermer en nous-mêmes, que seulement nous pourrons vivre pleinement dans la communauté humaine. »

L'amour est ce qui nous rassemble

(A. COMTE-SPONVILLE, *Le bonheur désespérément*, Nantes, Ed. Plains Feux, 1999, pp 105-108.)

Je crois en l'amour ? Oui, sans doute, mais ni comme absolu (tout amour est relatif à un certain corps, une certaine histoire...), ni, encore moins, comme un Dieu. L'amour ne ferait un Dieu plausible que s'il était tout-puissant, et je n'en crois rien : ce que je connais, c'est bien plutôt la faiblesse de l'amour, sa finitude, sa fragilité. Si l'amour est plus fort que la mort, comme le dit le « Cantique des Cantiques », alors l'amour est Dieu et vous avez raison. Si c'est la mort qui est la plus forte (non parce qu'on ne pourrait aimer les morts, le deuil prouve le contraire, mais parce que rien ne nous autorise à penser que les morts peuvent aimer,), si c'est la mort qui est la plus forte, alors l'amour n'est pas Dieu et c'est moi qui ai raison : il n'y a d'amour qu'humain et mortel.

Mais cette divergence métaphysique ou spirituelle n'empêche nullement que nous puissions nous rencontrer dans une certaine idée de la sagesse ou du bonheur. J'évoquais ces textes de Saint Augustin et de Saint Thomas, sur le Royaume. Tout part d'un texte de Saint Paul, le fameux « Hymne à la charité », dans la première Épître aux Corinthiens. Saint Paul évoque ce que l'on appellera plus tard les trois vertus théologiques – la foi, l'espérance, la charité –, puis il ajoute : « La plus grande des trois, c'est la charité. Tout le reste passera, la charité seule ne passera pas. » Saint Augustin, lisant ce texte, se demande : est-ce que cela veut dire que la foi passera ? Et il répond que oui : au paradis, dans le royaume, il n'y aura plus ni foi ni espérance. Plus besoin de croire en Dieu, puisqu'on sera en Dieu ! Plus besoin d'espérer, puisqu'il n'y aura plus rien à espérer ! Bref, dans le Royaume, il n'y aura plus que l'amour !

De mon point de vue d'athée, je dirais que le Royaume, nous y sommes : c'est ce monde-ci, cette vie-ci, où rien n'est à croire, puisque tout est à connaître, où rien n'est à espérer puisque tout est à faire ou à aimer. Si vous m'accordez cela, que nous sommes déjà dans le Royaume, nous pouvons en effet être très proches. Ce qui nous sépare, c'est l'espérance que vous avez que ce Royaume continuera, pour vous, après la mort. Voilà : nous sommes séparés par ce que nous pensons de la mort, autrement dit, par ce que nous ignorons. Cela ne nous empêche pas de nous rencontrer dans ce que nous connaissons, qui est une certaine connaissance de la vie, de l'amour et de l'action.

Un certain athéisme me convient

Je prendrai un exemple emprunté à la vie de famille. Quand un petit enfant est dans le ventre de sa mère, il en dépend absolument. Il a besoin d'elle, de sa chaleur, de son sang, de sa protection, de son amour, de sa sécurité. C'est une forme de rotation très particulière entre l'enfant et la mère que ce premier état de la vie. L'enfant est dans sa mère comme un poisson dans l'eau ; il est dans un milieu nourricier dont il se distingue à peine. C'est à peine une relation et pourtant c'est le moment de la plus grande dépendance. C'est le moment où la mère peut dire : « Je sais mieux que toi ce qui est bon pour toi », et aussi : « Je peux faire cela pour toi ». Et c'est vrai, absolument vrai. Elle peut manger pour lui, marcher pour lui, être heureuse pour lui, respirer pour lui. Ce qu'elle ne pourra plus dire ni faire d'une façon tout aussi vraie dès que l'enfant sera né. Quand il refusera le sein, quand il criera pour exprimer un malaise, sa mère ne pourra plus manger pour lui et ne pourra plus dire avec autant de sûreté : « Je sais mieux que toi ce dont tu souffres et ce dont tu as besoin, ce qui est bon pour toi ». La première relation est donc la plus étroite, la plus fusionnelle ; c'est une relation de plus grande dépendance. C'est à peine une relation car la séparation intervient à peine. Il n'y a presque pas deux êtres ...

Et puis petit à petit l'enfant grandit. Il va à l'école, nourrit son esprit, rencontre d'autres influences, boit à d'autres sources. Il commence à dire « non » et il se sépare de plus en plus de l'orbite maternelle. Tout le monde trouve ça bien : « Il quitte les jupons de sa mère ».

Plus il devient indépendant, plus il connaît la séparation, plus ses parents voient grandir une certaine solitude. Bientôt, ils avouent : « Nous ne pouvons plus rien pour toi ... à toi de te débrouiller ... » séparation, solitude, ces termes sont associés nécessairement à l'autonomie, à l'indépendance. À la création.

Il advient un moment où l'enfant devenu homme, l'enfant qui s'est mis à son compte, n'a plus besoin de ses parents. Il s'en passe très bien ... Il mène sa vie d'une façon autonome. Cela veut-il dire qu'il n'a plus de parents ou bien, au contraire, que c'est seulement à ce moment qu'il peut avoir avec eux une véritable relation ? Quand il n'en a plus besoin ? Auparavant, ils lui servaient de pourvoyeurs de pain ; auparavant ils lui tenaient lieu de sécurité affective ; auparavant, ils lui servaient de modèles, etc. Et maintenant, c'est lui qui se procure à lui-même son pain ; c'est en lui-même qu'il trouve sa sécurité affective et en toutes ces relations qu'il a lui-même créées ; et c'est lui-même qui décide du profil à donner à sa personnalité, sans plus s'inspirer de modèles définis ...

Le voilà donc qui repose sur lui-même comme un être séparé, se suffisant à lui-même, existant à son compte. Une relation s'est brisée : la relation basée sur le besoin, qui caractérise l'enfance. Mais du même coup, puisque le jeune adulte ne s'adresse plus à ses parents comme à des pourvoyeurs, des modèles, des sources de sécurité, il peut les rencontrer en ce qu'ils sont, en eux-mêmes, et non seulement en ce qu'ils étaient pour lui. C'est peut-être à ce moment-là seulement qu'il découvrira dans ses parents des aspects particuliers qu'il n'avait jamais entrevus auparavant parce que ces aspects étaient masqués dans la relation de besoin. La création est une séparation.

Tout ceci me fait mieux comprendre cet « athéisme » dont je m'accommode fort bien. Car le mot « religion » veut dire « relation » et la relation que nous entretenons avec Dieu n'est pas totalement différente de la relation que nous vivons entre hommes.

Un « enfant dans la foi » vit de Dieu dans une relation de besoin et il découvre ainsi que Dieu le fait vivre : ce Dieu est sa nourriture, sa sécurité, son modèle ... Peu à peu, le croyant qui « se met à son compte » sent grandir une humanité en lui qui le dispense de s'adresser à Dieu en tout instant et pour toute chose. En même temps qu'il se libère du Dieu de son enfance, il sent s'élever une séparation, une solitude ... Dieu devient comme absent et tout se passe comme s'il n'existait plus. C'est peut-être qu'il n'existe plus pour nous en termes de besoin : nourriture, sécurité, modèle, sens de la vie, etc.

Mais peut-être existe-t-il davantage pour lui-même ? Nous ne lui donnerons plus de noms « fonctionnels », mais nous chercherons son nom personnel ... Notre intérêt ne va plus à ce qu'il nous fournirait mais à lui-même, à ce qu'il pense et veut ; à son désir ... Beaucoup de gens qui vivent la fin d'une relation de besoin avec Dieu pensent que c'est la fin de toute relation et que ce Dieu silencieux est un Dieu qui n'existe plus. Pour mon compte, je ne tire pas de cette épreuve (séparation, solitude) la même conclusion. Je pense au contraire que ce Dieu silencieux et réservé existe plus véritablement comme Dieu, même s'il est plus caché. C'est peut-être seulement à ce moment-là que je suis à pied d'œuvre pour m'adresser plus vraiment à Dieu. Dieu, s'il existe, ne peut qu'être ce Dieu réservé que je dois aller chercher jusque dans son silence ; autrement, il se ferait passer pour un autre ... Il faut que j'apprenne à me passer d'un Dieu créé par mon besoin de demeurer un mineur ... En ce sens, un certain « athéisme » me convient très bien, dans la mesure où ce mot s'applique au Dieu-besoin et non à celui qui nous est révélé par Jésus-Christ.

Jean Le Du

Dieu, personne ne l'a jamais vu (lecture du livre de Maurice Bellet, lue sur <http://www.echosdechretiens.be>, le 9 janvier 2014.)

Dieu personne ne l'a vu et pourtant, quand on cherche Dieu, on le trouve dit-on ! Chaque recherche de Dieu amène sa vérité mais dès qu'on se fixe exclusivement sur cette vérité, elle devient fautive car on emprisonne alors la vision de Dieu dans du partiel, du provisoire. Il faut donc toujours être en chemin, sans s'arrêter jamais de chercher Dieu. En cherchant, on ne trouve pas forcément des réponses ou 'la réponse' mais on se pose davantage de questions et on se les pose avec plus de force, avec plus de nuance, plus d'intelligence : on recherche le Principe, l'Origine, l'Ultime, l'Absolu de Dieu.

Si Dieu est Dieu, fatalement nous ne saurons jamais mettre quelque chose en place pour le définir sans l'enfermer dans une dimension trop petite. Il y aura toujours une distance entre ce qu'Il est et ce que nous en faisons.

Comment se risquer alors à parler de Dieu ?

Ce serait oser penser qu'une parole humaine peut être traversée de ce qu'elle ne possède pas. Ce n'est plus l'homme qui devient Dieu mais Dieu qui devient homme. L'homme devient ce rapport inouï en dedans de lui entre lui tel qu'il est dans la condition humaine et ce qui dépasse toute image ou idée de Dieu.

Si c'est dans le silence et dans la Parole que l'homme trouve ce qu'il cherche (et ce qu'il cherche c'est d'abord savoir qui il est) alors, il est bon que nous soyons d'abord sans religion et sans Dieu, absents aux croyances et aux querelles qui occupent cet espace-là.

Soyons humains, aussi humains qu'il nous soit possible de l'être. Nous apprendrons alors l'infiniment plus et l'infiniment autre qui pourra nous donner notre vrai espace d'humanité.

C'est entre nous que la Parole peut nous tirer de l'abîme. Si Dieu est, il est en l'homme ce point de lumière qui précède la raison et la folie et que rien ne peut détruire.

Et si croire en Dieu c'était croire en ceci : croire qu'en tout être humain existe ce point de lumière indestructible. Jean l'a bien compris :

« Dieu, personne ne l'a jamais vu. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et en nous son amour est accompli. » Épitre de Jean 4, 12.

1. De quel Dieu parlons-nous ?

- Images de Dieu, images de l'homme
 - L'homme a créé Dieu à son image
 - Les chrétiens adorent un homme
 - Dieu est la projection des valeurs de l'homme
 - L'homme se désapproprie du meilleur de lui-même
 - Se réapproprier sa valeur
- Élie et « son » Dieu

2. « Je (ne) crois (pas) en Dieu Créateur. »

- L'athéisme au nom de la science
 - Le positivisme
 - Les trois états de la pensée
 - L'esprit positif
 - La théorie de l'évolution
 - Réfutation du créationnisme
 - Dieu est devenu une hypothèse inutile
 - Liberté absolu mais aveugle ? Sens et non-sens
- La croyance chrétienne en un Dieu créateur
 - Images d'Adam et Ève
 - Lecture du texte
 - Structure du texte
 - Il n'est pas bon que l'humain soit seul
 - La limite comme salut
 - La ruse du serpent et ses conséquences
 - Nuances
 - Reprise des thèmes principaux
 - L'homme n'est pas sa propre origine
 - Vis-à-vis et shéol
 - Limite
 - Nudité et confiance
 - Convoitise
- Peut-on prouver l'athéisme ?
 - Le propre de la science et les limites du positivisme
 - L'athéisme est une foi
 - Preuve et signe
- Le croyant interpellé
 - Dieu bouche-trou
 - Le refus de l'argument d'autorité
 - L'échec des preuves rationnelles de l'existence de Dieu

3. « Je (ne) crois (pas) en un Dieu Père. »

- Dieu est une illusion
 - Dieu est issu du désir d'être rassuré
 - Le monde est effrayant
 - La limite de nos pères et l'invention d'un Père
 - Névrose et fuite de ses responsabilités
 - Confiance en l'homme et en la science
 - L'homme a créé Dieu à son image
- La croyance chrétienne en un Dieu Père
 - Un Dieu personnel
 - Un Dieu proche et aimant
 - La fraternité humaine
 - Dieu source de la vie
 - Le fondement de la justice et le refus de l'arbitraire
- Dieu, projection des désirs de l'homme ?
 - Une évidence
 - Une preuve de la non existence de Dieu ?
 - Peut-on désirer l'athéisme
 - L'athéisme comme condition d'une foi libre
 - Le désir annule-t-il son objet ?
- Le croyant interpellé
 - Projection de ses valeurs et intégrisme
 - Fuite de la réalité
 - Infantilisation

4. « Je (ne) crois (pas) au Royaume de Dieu. »

- La religion est l'opium du peuple
 - Le matérialisme
 - La pensée est le produit de la matière
 - La religion est le produit d'une société
 - L'impuissance de la religion
 - Un ordre voulu par Dieu
 - Une solution dans l'au-delà
 - Autonomie et indépendance
 - Dieu créateur et origine de l'homme
 - Connaître ses chaînes pour mieux les briser
- Jésus et le Royaume
 - L'annonce du Royaume
 - La priorité aux plus faibles
 - Une action dès aujourd'hui
 - La doctrine sociale de l'Église
 - Libéré des chaînes de la religion pour être enchaîné par soi. Qui va me libérer de moi-même ?
- Le croyant interpellé
 - Vie éternelle et justice sociale
 - Justification de l'ordre établi

5. « Je (ne) crois (pas) que le monde ait un sens. »

- Le chaos
 - Le chaos
 - L'échec de la modernité
 - Il n'y a pas de faits, il n'y a que des jugements
 - La religion est la projection du meilleur de l'homme
 - L'homme vidé de sa substance
 - Plus Dieu est grand, plus faible est l'homme
 - Le nihilisme
 - L'égalité de tous les hommes
 - Le sacrifice
 - Le salut de l'humanité
- Si Dieu n'existe pas, tout est permis

Une parabole sur Dieu

Je me souviens de l'histoire de cette fillette de 6 ans que son père, capitaine de bateau, emmena avec lui lors d'un voyage en mer. Une terrible tempête s'éleva. L'agitation et la panique régnèrent alors à bord... L'ordre fut donné à tous les passagers de prendre place dans les canots de sauvetage. Une servante pénétra dans la cabine où dormait l'enfant. Elle la réveilla et lui dit : « Vite ! Suis-moi ! Le bateau coule ! »

La petite fille s'écria :

- Où est mon papa ?
- Le capitaine est au gouvernail !
- Bien, dit l'enfant, dans ce cas je peux me rendormir. Papa ne laissera pas le bateau sombrer tant que son enfant est à bord.

Scientisme, concordisme, fondamentalisme